

*L'Ensorcellement*¹



Stéphane Zagdanski

¹ Texte lu presque intégralement lors d'une conférence faite à Reid Hall (Paris) le 7 février 2015. On peut en visionner l'enregistrement complet ici : <http://parolesdesjours.free.fr/ensorcellement.htm>

יְהוָה מִסֹּד בְּקִרְבָּהּ, רוּחַ עֹנֵעִים ;
וְהִתְעוּ אֶת-מִצְרַיִם בְּכָל-מַעֲשֵׂהוּ,
כִּהְתַּעוֹת שְׂפֹר בְּקִיאוֹ.
Isaïe 19 : 14

Le danger

Les Juifs ne sont pas aimés. Ils ne l'ont jamais été. Ils ne le seront jamais.

C'est un fait : il y aura toujours de par le monde *beaucoup plus* d'antisémites que de Juifs.

*Vous*² pouvez discuter jusqu'à demain de la « portée » du « mot » juif, avec ou sans guillemets, avec ou sans majuscule ; de l'opportunité des *termes* « antisémitisme » et/ou « antisionisme » ; de savoir si oui ou non Heidegger et/ou la pensée de l'Être sont antisémites et/ou nazies... « *Words, words, words* », comme dit l'autre. Cela revient à utiliser la langue tel « un tramway », explique Heidegger dans *Introduction à la Métaphysique*, « où n'importe qui monte et descend. N'importe qui, en effet, parle et écrit de-ci de-là dans la langue, sans empêchement, et avant tout *sans danger* ».

Lorsque *je* prononce ou écris le mot « antisémitisme », il ne s'agit pas d'une assertion théorique, d'une considération sociologique ni d'un aperçu historique. C'est *ma* destinée qui est en jeu et en danger. Rien ne me garantit en effet, ce 7 février 2015, que je ne serai pas d'ici quelques années dans l'obligation de m'exiler avec ma fille d'un pays où la virulence verbale et physique de l'antisémitisme nous aura rendu la vie insupportable...

Quand on sait ce que penser veut dire, ça change tout.

Deux chemins

Heidegger était-il « antisémite » (c'est ce mot qu'il s'agit pour le coup de mettre entre guillemets, tant il recouvre de réalités différentes) ?

² Vouvoiement génétien : vous Jean-François Lyotard, vous Alain Badiou, vous Emmanuel Faye, vous Peter Trawny...

Il ne faut pas avoir peur de poser la question ; c'est *imposer* la réponse qu'il faut craindre. « Toute réponse ne garde sa force de réponse qu'aussi longtemps qu'elle reste enracinée dans le questionnement », exprime Heidegger dans *L'origine de l'œuvre d'art*³.

Débarrassons-nous d'emblée des indigents en la matière :

Entre deux lettres ouvertes au Père Noël⁴, le journaliste Roger-Pol Droit n'a pas craint de « poser » ses réponses concernant Heidegger⁵ : « Finalement, seules deux questions importent. Peut-on faire de la philosophie, au XXI^{ème} siècle, sans se soucier le moins du monde de Heidegger ? La réponse est oui. Le doit-on ? La réponse est oui . » Et il a raison, figurez-vous. On peut tout à fait se limiter à « deux » questions et « faire » de la philosophie – comme on dirait « faire des affaires » ou « faire ses besoins » – sans se soucier « le moins du monde » de Heidegger, autrement dit sans rien comprendre à l'essence du nihilisme mondial, sans rien savoir de la responsabilité de la philosophie occidentale ni de l'indigence journalistique (cette « manière organisée de déshonorer tout ce qui est langage », disait Heidegger en 1938⁶) dans le destin technicisé de la dévastation en cours. Il suffit de se contenter de peu : à savoir n'être jamais philosophiquement qu'un Roger-Pol Droit...

Puisque j'en suis à l'indigence de pensée, cet « hôte inquiétant », dit Heidegger⁷, « qui s'insinue partout dans le monde d'aujourd'hui » (c'était en 1938 !), j'évoquerai en passant un nouveau galvanisé du *Gestell* récemment entré dans la danse de Saint-Guy anti-heideggerienne : j'ai nommé François Rastier, impayable linguiste cybernéticien qui a eu l'impudence⁸ d'expliquer aux lecteurs juifs de Heidegger, qualifiés de « communautaristes candides » (belle formule débordant de philosémitisme), ce qu'est le judaïsme. Le judaïsme, nous apprend cet expert en « sémantique différentielle », n'a rien à voir avec les « cent volumes grandiloquents et péremptaires » de Heidegger, si « spectaculairement dénués d'éthique », puisque le judaïsme est une « religion de l'éthique qui commence par l'observance de la Loi ». Comme dit Heidegger⁹, « ces sortes de louanges qui viennent d'en bas sont toujours des outrages. » Robot bavard shooté

³ *Chemins qui ne mènent nulle part*, p. 80.

⁴ *Les Échos*, 5 décembre 2014.

⁵ *Le Point*, 6 février 2014.

⁶ *Lettre à Kurt Bauch* du 4 janvier 1938.

⁷ *Gelassenheit* (cf. *infra*.)

⁸ *L'Obs* du 17 janvier 2015

⁹ *Qu'appelle-t-on penser ?*

aux « molécules sémiques », Rastier ferait bien d'aller reprogrammer son logiciel linguistique à coups de marteau pour n'avoir pas remarqué que les mots « religion », « éthique », « observance » et « Loi » ne sont pas des termes hébraïques. Cet androlinguistoïde ensorcelé, qui prétend haïr le nazi en Heidegger, ne trompe personne – enfin personne ayant sérieusement lu Heidegger. Halluciné par son ordinateur isotopique, le drôle n'abhorre en réalité que ce que la pensée et la poésie de Heidegger *savent* concernant *son* délire¹⁰.

Trêve de plaisanterie. Tâchons de reposer la question d'une manière questionnante, et non selon les critères du « bon sens humain », « refuge », dit Heidegger « de ceux qui sont par nature jaloux de la pensée »¹¹ :

Heidegger était-il « antisémite » ? Je ne passerai pas par quatre chemins, mais par deux seulement : oui et non.

Il l'était, au sens banal et bénin où il n'avait manifestement aucune sympathie pour ce peuple, cette culture et cette spiritualité, dont il n'était à l'évidence pas curieux. Heidegger partageait les préjugés séculaires de son éducation. Comme des millions d'autres catholiques, probablement a-t-il longtemps cru dans son enfance que les Juifs avaient tué le Fils de Dieu. Ça porte peu à l'empathie, figurez-vous. Comme des millions d'autres Européens, Heidegger s'est imaginé que les Juifs avaient le sens du commerce, le génie du calcul, et une propension à la domination... Ainsi, lorsque dans les *Carnets noirs* il évoque Maxime Litvinov, le Commissaire du Peuple aux Affaires Étrangères de Staline jusqu'en 1939, ce n'est évidemment pas par philosémitisme qu'il y accole le terme *Jude* (« *Der Jude Litwinov...* »). On peut tourner cela dans tous les sens et le retraduire comme on voudra, ça ne s'appelle pas penser.

Ces peu affables préjugés *universels* étaient ceux de son siècle, ceux de sa langue, ceux de son pays. Au cas où vous ne vous en seriez pas aperçu, ces préjugés délirants sont également ceux de notre temps. Hannah Arendt elle-même fut d'une cécité extravagante sur ces questions, qu'elle s'imaginait pourtant méditer et connaître. N'alla-t-elle pas jusqu'à prétendre que

¹⁰ « Au long d'une immense lecture des textes, François Rastier s'efforce de dégager isotopies (récurrence de sèmes) et 'molécules sémiques' (groupements de sèmes). Dans une telle approche, l'utilisation de l'informatique est primordiale. François Rastier s'est intéressé très tôt, particulièrement dans ses travaux à l'Institut national de la langue française (promoteur du *Trésor de la langue française*), aux corpus informatisés. /.../ L'objectif de cette 'sémantique des textes' se résume ainsi : 'élaborer une sémantique unifiée pour les trois principaux paliers de description (mot, phrase et texte) ; élaborer des catégories pour une typologie des textes (littéraires et mythiques, scientifiques et techniques) ; développer ces théories descriptives en liaison avec les traitements automatiques des textes ».

Encyclopaedia Universalis
¹¹ *Qu'appelle-t-on penser ?*

l'« immense popularité » des *Protocoles des Sages de Sion* tenait « non pas à la haine des Juifs, mais plutôt à l'admiration envers les Juifs et au souhait d'apprendre quelque chose d'eux » ?

Qu'appelle-t-on penser ? Toujours pas ça.

Au fond, la vraie question n'est pas tant de savoir si Heidegger était antisémite que de comprendre comment il put l'être *aussi peu* (je pèse mes mots) pour un catholique d'avant Vatican II, pour un Allemand du début du XX^{ème} siècle, et surtout pour un *philosophe*. Des théologiens médiévaux jusqu'à Nietzsche en passant par Voltaire et Diderot en France, Luther, Kant, Hegel et Marx en Allemagne, toute la tradition spéculative métaphysique est antisémite, au sens moderne et toujours sur un mode délirant. Lisez mon regretté ami Léon Poliakov pour vous en convaincre. Je ne citerai pour ma part que Luther : « Les Juifs ont peut-être envoyé leurs serviteurs, avec des plats d'argent et des brocs d'or, pour recueillir la pisse de Judas avec les autres trésors, et ensuite ils ont mangé et bu cette merde, et ont de la sorte acquis des yeux tellement perçants qu'ils aperçoivent dans les Écritures des gloses que n'y ont trouvées ni Matthieu ni Ésaïe lui-même, sans parler de nous autres, goyim maudits. »

On voit le niveau...

Comparés à cette ordurière tradition de non-pensée et d'offense philosophique faite à l'encontre de l'Être juif – nommons-le ainsi provisoirement –, même les fameux fragments antisémites des *Carnets noirs* qui révulsent tant de bonnes âmes sont une broutille dans l'ordre de l'injure et du préjugé.

Il n'est pas inintéressant de noter que les seuls philosophes à avoir échappé à un antijudaïsme épidermique, dans l'Antiquité, sont Aristote et ses disciples directs :

Selon Cléarque de Solès, auteur au IV^{ème} siècle avant notre ère d'un fragmentaire traité *Sur le sommeil*, Aristote croyait que les Juifs descendaient des philosophes indiens nommés *Kalanoi*. Décrivant un rituel sacrificiel chez les Juifs de Syrie, Théophraste, autre disciple d'Aristote à la fin du IV^{ème} siècle avant notre ère, les qualifie de « peuple éminemment philosophe » qui « n'a pas d'autre entretien que sur le dieu ». Au tout début du III^{ème} siècle avant notre ère, Mégasthène, diplomate envoyé en Inde par Séleucos I^{er}, affirme, selon Clément d'Alexandrie qui le cite : « Toutes les choses qui ont été dites par les anciens sur la nature, l'ont été aussi par les philosophes étrangers à la Grèce, savoir : en partie dans l'Inde, par les Brachmanes; en partie en

Syrie, par ceux qu'on appelle Juifs. »

Ça se gâte assez vite, hélas, et dès le III^{ème} siècle de notre ère Origène ne pouvait imaginer qu'on considérât les Juifs en bonne part sans avoir succombé à leur propagande : « On dit qu'il existe un livre de l'historien Hécatée, intitulé *Sur les Juifs*, dans lequel il insiste tellement sur la sagesse de ce peuple que Herennius Philon, dans son ouvrage intitulé *Sur les Juifs*, commence par mettre en doute que cet historien en soit l'auteur, et déclare ensuite que, pour le cas où l'ouvrage serait bien de lui, alors vraisemblablement il s'est laissé prendre au piège de la persuasion des Juifs et a fini par adhérer à leurs thèses. »

Deux exceptions, rarissimes dans la tradition théologique et philosophique allemandes d'antisémitisme, sont cruciales : Maître Eckhart, et Schelling¹². Il est probable que l'influence de la pensée juive (transmigrant par Maïmonide pour l'un, par Jacob Boehme pour l'autre) a préservé ces deux noms propres de l'usuelle animosité métaphysique. Pour prendre un exemple patent chez Schelling, la conception du devenir intra-divin – minutieusement et passionnément rapportée par Heidegger¹³ –, celle de l'étincelle du désir en Dieu, de la scission entre le fond et l'existence représentée sous la forme de volutes se déployant de bas en haut avec toujours davantage de spires, tout cela ne peut pas *ne pas faire fortement* songer à l'arbre des séphiroth et à la Cabale lourianique ! Quand on sait l'influence sur Heidegger de ces deux immenses penseurs – sans compter celle de Nietzsche, qui vomissait *aussi* les antisémites –, on comprend mieux pourquoi, à la question posée en introduction, il faut également répondre non.

Comme Nietzsche, Heidegger méprisait l'antisémitisme. On le sait désormais grâce à sa « Remarque pour les ânes » des *Carnets noirs*¹⁴. Bien des témoignages biographiques nous confirment que la bassesse haineuse propre à l'antisémite militant ou même occasionnel, lui était étrangère. Cela pour des raisons de fond qui touchent à la hauteur de sa propre pensée. « Le sentiment le plus bas », note-t-il dans ses *Esquisses tirées de l'atelier*, « parce qu'il se rabaisse lui-même est la haine : la parfaite non-liberté qui se hausse à une supériorité vide. »

¹² « Toute l'audace de la pensée schellingienne se fait jour ici; mais il ne s'agit pas là d'un vain jeu de pensée qui serait le fait d'un solitaire exalté, il s'agit tout simplement de la reprise et de l'accomplissement d'une démarche de pensée qui surgit tout d'abord avec Maître Eckhart et qui trouve chez Jacob Boehme un développement sans précédent. » Heidegger in *Schelling, Le traité de 1809 sur l'essence de la liberté humaine*

¹³ *Schelling, Le traité de 1809 sur l'essence de la liberté humaine* (cours de 1936).

¹⁴ « Remarque pour les ânes : la remarque n'a rien à voir avec de l'"antisémitisme". Celui-ci est aussi insensé et aussi abject (*so törricht und so verwerflich*) que le procédé, sanglant et même avant tout non sanglant, qui fut celui du Christianisme contre "les païens". *Anmerkungen II, 77, in : Anmerkungen II-V, GA. Bd. 97* Traduction de Gérard Guest.

On doit y rajouter le témoignage irrévocable de Martin Buber (la seule personne que Heidegger ait jamais rencontrée de sa vie, qui connût le judaïsme et la pensée juive de l'intérieur) rapportant une après-midi de complicité en 1959 sur l'île de Mainau, près du lac de Constance : « Nous nous sommes promenés dans le parc, montant et descendant les allées pendant des heures. Là aussi, nous avons bien ri ensemble, d'abord de nous, deux vieillards chamailleurs, pleins de préjugés et de ressentiments – moins les nôtres que ceux de notre entourage: ici, contre les juifs, là, contre le recteur nazi. Nombreux sont ceux qui m'en ont voulu d'avoir un jour énuméré Kant, Hegel et Heidegger tout d'une haleine. Depuis cette rencontre, je sais que ceux qui contestent le rang de Heidegger et sa place dans la série sont stupides ou bien n'ont pas de goût. /.../ Nous avons parlé uniquement de l'essentiel. Le passé n'était pas surmonté, Dieu merci, car de cette façon, il nous était possible de parler sans périphrase de *faute* et de *pardons*, même de la faute de la pensée. Nous avons parlé ensemble sans aucune prévention. Mais aussi sans aucune protection. »¹⁵

Même le pauvre Peter Trawny, déboussolé et oscillatoire entre le oui et le non sous les coups de fouets de quelques fragments qui auront ruiné une existence passée à supporter – aux deux sens du mot – Heidegger (nous allons y venir), est forcé de le reconnaître, dans son inénarrable style d'universitaire à pincettes : « C'est ici qu'on touche au fait que Heidegger n'a pas nécessairement connecté ses remarques sur les Juifs à une aversion agressive. »

Être et ne pas être

La question qu'il faut poser maintenant est : Comment peut-on à la fois être et ne pas être antisémite ? N'éprouver consciemment aucune animosité subjective à l'égard des Juifs, tout en partageant, les concernant, de déplaisants préjugés et une forme de répugnance, également à peine consciente ?

Cela est fort courant, figurez-vous.

Mon père est né à Paris en 1929. Il fit comme tant d'autres jeunes Français d'après-guerre son service militaire à 20 ans. Il y croisa un charmant garçon, un jeune fermier normand qui

¹⁵ *Dictionnaire Heidegger*, article « Buber ».

allait devenir un copain de régiment. Celui-ci, apprenant que mon père était juif, lui avoua qu'il n'en avait jamais rencontrés auparavant. Il avait d'ailleurs été très sincèrement surpris de constater, lorsque mon père s'était déchaussé dans leur dortoir commun, qu'il ne possédait pas des pieds de bouc. C'était en 1950.

Heidegger n'était pas si différent de ce charmant Normand. Méconnaissant tout de la réalité juive et du judaïsme – à un point si abyssal que c'en est extravagant de la part d'un homme aussi cultivé –, il n'avait aucun moyen de demeurer indemne face à l'ensorcellement antisémite insinuant depuis des siècles son poison dans toutes les cervelles. Heidegger croyait *sincèrement* qu'il existait quelque part quelque chose comme une *Weltjudentum*, un judaïsme mondial ou international, une propension ou une aptitude juive au calcul, une volonté de puissance et de domination spécifiquement juives, etc. C'est précisément parce que Heidegger n'était pas *intimement* antisémite qu'il fit entrer dans la course ravageuse à la *Machenschaft*, à égalité si j'ose dire avec le Nazisme, l'Américanisme, le Libéralisme et le Communisme, la chimère du « judaïsme international ».

Croyez qu'un antisémite déchaîné aurait spontanément placé les Juifs en haut du podium infâme.

Heidegger ne pouvait donc qu'essayer d'accorder à ses réflexions si aiguës concernant la volonté de puissance et la *Machenschaft* ces croyances dont il ignorait sinon l'abjection, du moins le ridicule. Mais qui sait qu'elles sont ridicules, et surtout qui, aujourd'hui encore, saurait expliquer pourquoi ?

Je ne crois pas qu'il existe quelque part une autre communauté (au sens le plus abstrait), réelle ou fantasmagorique, qui soit depuis si longtemps aussi universellement calomniée et honnie. Les antisémites ont une explication toute trouvée à cette énigme : pourquoi les Juifs son-ils autant haïs ? Parce qu'ils sont haïssables ! Ils ont tué le Christ... ils ont snobé Mahomet, ils pullulent à Wall Street, ils bombardent expressément des enfants palestiniens, etc. Pourquoi pas, après tout. Il faut être capable d'envisager toutes les hypothèses. Ou plutôt il faut savoir se poser toutes les questions, et se garder d'y répondre trop précipitamment, même aux plus apparemment absurdes et infâmes. Le problème, c'est qu'en général les questions infâmes sont des réponses mal déguisées. Et surtout que chacun, quoi qu'il dise, ne parle jamais que de soi – aux deux sens du

génitif. C'est ainsi qu'on peut comprendre cette profonde formule midrachique: « Celui qui maudit le peuple juif se maudit lui-même. »¹⁶

L'antisémitisme ne pèche pas tant contre la morale que contre la pensée. C'est son point de rencontre avec le philosémitisme. À l'inverse on chercherait en vain la moindre goutte de moraline dans le Midrach, le Talmud ou le Zohar, de sorte que même un « antisémite » peut y être respecté, dès lors qu'il témoigne une propension au Questionnement. Un passage du *Zohar*¹⁷ narre l'extravagant dialogue entre un général romain génocidaire et Rabbi Abahou, auprès duquel le Romain se rend pour déverser sa bile antisémite. « Il faut liguer le monde entier contre vous, comme contre des sauterelles, pour vous supprimer de l'univers en un instant ! » assène le général romain, avant de citer la Torah pour se justifier. Le Rabbi répond par un argument, mais le général en trouve un autre, qui arrache à Rabbi Juda présent une exclamation d'admiration : « Tu as bien parlé général ! »

monde qu'à cause des fils de Jacob³⁵. Un général [romain] se rendit auprès de rabbi Abahou et dit : Il faut liguer le monde entier contre vous, comme contre des sauterelles, pour vous supprimer de l'univers en un instant ! — Si cette nation ne sert pas Son Maître, il est écrit : « Il fermerait les cieux et il n'y aurait plus de pluie, la terre ne donnerait plus ses produits » (Deut. 11:17). Si elle est infidèle, le monde entier est perdu par sa faute. [Le rabbi] répondit : C'est vous [les nations étrangères] qui l'entraînez à l'infidélité, la détournant du bon chemin. Il lui répliqua : Ce sont vos fautes qui nous y incitent ! Rabbi Juda s'écria : Tu as bien parlé général !

J'ai expliqué il y a déjà longtemps, dans *De l'antisémitisme, pourquoi* tous les préjugés, y compris les plus favorables, attachés aux Juifs, sont foncièrement faux. S'il n'y a pas de *Weltjudentum*, par exemple, contrairement à ce qu'imaginaient Heidegger et à ce que prétend Trawny aujourd'hui en l'assimilant ineptement à la diaspora (j'y reviendrai), qu'elle que soit la sympathie ou l'antipathie que cette expression suscite en vous, c'est parce que l'Être du judaïsme ne réside pas davantage dans un *shtetl* de Pologne que dans le Ghetto de Venise, le Mellah de Fès, chez les Falashas d'Éthiopie ou même à Tel-Aviv. Il est depuis des millénaires dans les milliers de *yeshivoth* dispersées et unies dans l'étude de la Torah, où l'on ne s'attèle qu'à la mise en relation vibratoire, réciproque et infinie entre les deux seuls « mondes » qui importent : le « monde d'en haut » (*olam haba*) et le « monde d'en bas » (*olam hazé*).

¹⁶ *Tseenah Ureenah* de Jacob ben Isaac Achkenazi de Janow, p. 765. (Balaq à Balaam :) « Tu m'ordonnes de maudire Jacob, mais cela m'est impossible /.../ Jacob est appelé héritage de Dieu et dont le peuple bien aimé est beaucoup plus qu'une simple nation. Celui qui maudit le peuple juif se maudit lui-même. »

¹⁷ *Zohar H'adach*, *Zohar* Tome II, p. 505, Verdier.

Si Heidegger a pu dérailler en reprenant à son compte – et en réalité au compte-goutte, doit-on ajouter à sa décharge¹⁸ –, des calomnies dont la propagande nazie abrutissait sa population jour et nuit depuis des années, c'est parce que celui qui aura hissé le Questionnement à la dignité de l'Être même s'était sur ce point précis interdit de questionner. Il n'est pas inintéressant de noter qu'il n'y a quasiment qu'un seul domaine que Heidegger, tout en croyant s'y mouvoir, n'a jamais questionné de sa vie, c'est le Judaïsme et les Juifs. Ainsi, il n'y a qu'à propos des Juifs que ses assertions sont des clichés erronés. Tout ce que Heidegger exprime du libéralisme, du communisme, du nazisme, de l'Américanisme, de la vie moderne et de leur essence commune déployée par la *Machenschaft*, tout cela est incontestable et vérifiable aujourd'hui en 2015.

« Le grec », écrit Heidegger dans *La parole d'Anaximandre*¹⁹, « le chrétien, le moderne, le planétaire et l'hespéral <l'occidental>, nous les pensons à partir d'un trait fondamental de l'Être, que celui-ci, en tant qu'*Alètheia*, dérobe dans la *Lèthè* plutôt qu'il ne le dévoile. »

Le grec, le chrétien, le moderne, le planétaire et l'occidental... Cherchez qui brille par son absence... C'est que « le juif », Heidegger n'y songe pas. Il ne le pense donc pas. Pourquoi pas, après tout. C'était son droit de préférer le Japon au Judaïsme, comme Georg Trakl à Franz Kafka ou Braque à Picasso. Chacun ses goûts. Et s'il y a bien quelque chose qui distingue le judaïsme du christianisme et de l'islam, c'est son indifférence à convaincre. La question n'est pas là. Sans être farouchement antisémite, Heidegger n'avait aucun moyen de savoir que lorsque, dans son œuvre, il évoque ou cite la Bible, que ce soit en grec, en latin ou en Luther, dès qu'il pose une formulation aussi vermoulue que « judéo-christianisme », qu'il évoque Philon d'Alexandrie comme « cadre et domaine de fondation » du judaïsme²⁰, qu'il fait référence au prophétisme hébraïque, qu'il cite le « dieu vétéro-testamentaire »²¹, il déraille autant que qui croirait étudier Parménide en lisant Platon ou comprendre la spiritualité cheyenne en regardant un film de John Huston !

¹⁸ Le pauvre Peter Trawny, tétanisé d'horreur, rétorque à qui fait valoir la rareté des notations antisémites dans les *Carnets noirs*, qu'en philosophie ce n'est pas la quantité qui compte. Ce n'est pas faux, hormis que l'antisémitisme n'a rien de philosophique en soi. Trawny manifeste ici sa profonde méconnaissance en ce domaine. Un antisémite convaincu est *habité* par sa haine, il ne cesse jamais de l'exhaler.

¹⁹ *Chemins qui ne mènent nulle part*, p. 405.

²⁰ « Avec ce développement de la *première* fin du premier commencement (avec la philosophie de Platon et d'Aristote) est donnée la possibilité que *cette philosophie*, et dans sa manière *bien à elle* de se configurer, la philosophie grecque en général fournisse le cadre et le domaine de fondation pour la foi juive (Philon), et la foi chrétienne (saint Augustin). » *Beiträge*

²¹ « Le dieu vétéro-testamentaire est bien aussi un dieu qui 'commande': 'tu ne dois pas', 'tu dois', telle est sa parole. Ce devoir est inscrit sur les tables de la loi. Un dieu grec n'est jamais un dieu qui commande, mais un dieu qui montre, indique. » *Parménide*, p. 71-72

On reproche beaucoup à Heidegger de s'être tu concernant la tentative d'extermination des Juifs d'Europe (pour ma part je ne dis jamais « Shoah » ni « Holocauste », parce que ces formulations participent aussi de l'Ensorcellement). Reproche puéril. Les Juifs n'ont besoin de personne pour penser le projet de leur extermination. Ils le méditent depuis des siècles dans le Rouleau d'Esther. Si Heidegger s'est tu sur cette question, indépendamment de toutes les hypothèses psychologiques qui n'ont pas grand intérêt (honte, pudeur, indifférence), c'est sans doute parce que, à la lettre, *il ne savait pas quoi en penser*. Comment l'aurait-il su, ne disposant d'aucune arme pour envisager la spécificité de ce séisme historial. La fameuse sentence énoncée à Brême en 1949 sur « la fabrication de cadavres »²², si peu comprise et pourtant si profondément juste dans son fond, n'explique pas pour autant pourquoi ce sont majoritairement ces victimes-là, les Juifs, sur lesquels l'extermination s'est déchaînée. Pour le savoir, pour le penser, il aurait fallu que Heidegger eût conscience qu'il existe quelque chose comme la *pensée juive*, aussi intransposable dans la langue de la métaphysique que le *Tao* ou l'*Ereignis*.

Voici un exemple parmi d'autres de cette surdité extravagante concernant le juda isme, tout   fait singuliere dans la pensée de Heidegger (ni la spiritualité des Chinois ni celle des Japonais ne sont traitées avec un tel amateurisme) : « Cette représentation néotestamentaire du *Logos* est celle de la philosophie religieuse juive que Philon a élaborée ; en effet, dans sa doctrine de la Création, ce qui est attribué au *Logos*, c'est le caractère de *mesit s*, de médiateur.   quel titre celui-ci est-il *logos*? Parce que *logos*, dans la traduction grecque de l'Ancien Testament (les Septante), est le nom donné   la parole ; et « parole » est prise ici dans la signification bien déterminée d'ordre, de commandement ; *où d ka logo i*, ce sont les dix commandements de Dieu (le Décalogue). Ainsi *logos* signifie : *k rux angelos*, le héros, le messager, qui transmet les commandements et les ordres ; *logos tou staurou*, c'est la parole venant de la Croix. L' vangile de la Croix est le Christ lui-même ; il est le *Logos* de la Rédemption, de la vie éternelle, *logos z  s*. Un monde sépare tout cela d'Héraclite. »²³

En réalité, et bien davantage que d'Héraclite, un monde et même une galaxie sépare tout cela du juda isme. Cette galaxie,   laquelle Heidegger avait aussi peu accès que le mot *veritas* ne

²² « L'agriculture est maintenant une industrie alimentaire motorisée, quant   son essence, la même chose que la fabrication des cadavres dans les chambres   gaz et les camps d'extermination, la même chose que les blocus et la réduction des pays   la famine, la même chose que la fabrication de bombes   hydrogène. »

²³ *Introduction   la Métaphysique*, p.142 de la traduction française

donne accès au mot *alèthéia*, c'est l'incommensurable et impondérable *pensée juive*.

À l'écoute du mot « Juif »

S'il y a bien une formulation chargée de malentendus et d'anciennes représentations, que seuls ceux qui questionnent à leur propre façon entendent pour de bon, et ils sont rares, et peu nombreux, c'est le mot « juif ».

Dans son « Avant-propos » au poème *Todnauberg*, de Paul Celan, où prend forme comme un reproche fait au « mutisme » de Heidegger concernant la tentative d'extermination des Juifs d'Europe, ce dernier écrit :

« Quand les mots font-ils paroles ?

Quand ils disent

– non pas signifient

– non pas qualifient. »²⁴

Que dit le mot « juif » – non pas ce qu'il signifie, non pas ce qu'il qualifie – que si peu entendent ? Il suffit de l'écouter :

Juif, Jude, Jew..., vient de « Juda »²⁵, *Yehouda* en hébreu, c'est-à-dire du *nom propre* d'un royaume d'Israël, issu d'une des douze tribus d'Israël, c'est-à-dire du nom propre d'un des frères de Joseph, Juda, quatrième fils de Jacob. Et d'où vient Jacob, surnommé « Israël » ? Il est le fils d'Isaac. Et d'où vient Isaac, etc., etc., etc. ?

D'où tout cela provient-il ? D'un texte, communément appelé « Torah », un Texte écrit – c'est-à-dire pensé – dans une certaine langue et pas une autre, l'hébreu, un Texte que questionnent sans fin depuis des siècles ceux-là même qui ont fait de l'écoute herméneutique la piété et l'acuité de toutes leurs pensées.

יָרָה, TO THROW, TO CAST, i. q. יָרַךְ No. I.; kindred is יָרַח. **Æth.** ቀደዖ; id. Imp. יָרֵךְ Jer. 50:14. **PIEL**, i. q. Kal, to throw, as stones. Fut. יָרִיחַ for יָרִיחַ Lam. 3:53. Inf. יָרִיחַ Zec. 2:4.

HIPHIL הִירָה, fut. יִרְהַ, sometimes יִהְיֶה Ps. 28:7; 45:18; Neh. 11:17.

(1) to profess, to confess; perhaps properly, to show or point out with the hand extended; from the idea of the hand being cast forth, i. e. extended (see Kal; comp. יָרָה and יָרַח, Kal and Hiphil, to cast, and thence to shew by the extended hand). Arab. دى, Conj. X.; Syr. Aph. id. Constr. followed by an acc. Pro. 28:13; and followed by לַ (concerning), Ps. 32:5.

(2) to give thanks, to praise, to celebrate, since thanksgiving and praise naturally follow the acknowledgment or confession of benefits received; followed by an acc. Gen. 29:35; 49:8; Psalm 7:18; 30:13; and לַ of pers. Ps. 75:2; 1 Ch. 29:13; Ezr. 3:11. הִירָה לַשֵּׁם יְיָ to praise the name of Jehovah, 1 Ki. 8:33; Ps. 54:8; יָרָה לַשֵּׁם יְיָ id., Ps. 106:47; 122:4.

HITHPAEL הִתְיָרָה (Vav being taken in the place of Yod) i. q. Hiphil.

(1) to confess, prop. to confess concerning one's self, to shew one's self as guilty. **Æth.** አገላግዶ; to accuse, to criminate; properly, I believe, to object, cast against; (Germ. vorwerfen, from the idea of

יָרָה-יָרָה

3035

followed by an acc. of the thing, Levit. 5:5; 16:21; 26:40; לַ of the thing, Neh. 1:6; 9:2.

(2) to praise, to celebrate, followed by לַ 2 Chr. 30:2.

Derived nouns, [יָרָה], תְּוֹרָה, הַיְדוּת, and the proper names יְהוּדָה, יְהוּדָה, יְהוּדָה, and those which are secondarily derived from them, יְהוּדִי, יְהוּדִי, יְהוּדִי, הַיְהוּדִי [also perhaps יְהוּדִי, יְהוּדִי].

²⁴ Traduction de Hadrien France-Lanord dans le *Dictionnaire Heidegger*, article « Celan ».

²⁵ Du lat. *Judaeus* « de la tribu de Juda; juif », empr. au gr. Ἰουδαῖος « id. », et celui-ci à l'hébr. *Yehūdī* « id. », dér. de *Yehūdā* « Juda, personnage biblique, fils de Jacob et de Léa, chef d'une des douze tribus d'Israël (*Genèse*, 35, 23; 49, 8). TLF

Écouter la parole que dit le mot « juif » ne renvoie à rien d'autre qu'à ce que les Juifs appellent depuis des millénaires « étudier la Torah ».

Yehoudi, comme *Yehouda*, vient de la racine *yadah*, qui provient elle-même du mot *yad*, la main, et qui signifie « lancer », « jeter », « déclarer », « proclamer » (au sens propre, explique le *Genesisius*, « désigner avec la main tendue »), « remercier », « rendre grâce », « prier », « célébrer »... Ainsi Léa nomma-t-elle son quatrième fils *Yéhoudah* pour « rendre grâce »²⁶ à Dieu de l'avoir rendue si féconde.

לה ותהר עוד ותלד בן, ותאמר הפעם אודה את-היה--על-כן קראתה 35 Elle conçut encore et mit au monde un fils et elle dit: "Pour le coup, je rends grâce à l'Éternel!" C'est pourquoi elle le nomma Juda. Alors elle cessa d'enfanter. שמו, יהודה; ותעמוד, מלדת.

Qu'il y ait une parenté à même la parole entre la main et la pensée²⁷ comme entre la pensée et le remerciement (« *Denken ist Danken* »)²⁸, cela n'aurait pas surpris Heidegger. Mais que cela s'entende dans le seul mot « juif », et que la noblesse de l'Être (« *Adel des Seins* ») s'y recueille (la noblesse est « ce qui a, quant à son essence, une haute origine, et repose en elle »²⁹), ni Heidegger ni ses plus acharnés contempteurs aujourd'hui n'en avaient la moindre idée.

Fascination

C'est dans les *Beiträge zur Philosophie, Vom Ereignis*, rédigées en plein nazisme triomphant, entre 1936 et 1938, que Heidegger emploie le plus explicitement la belle notion, un peu énigmatique *a priori* dans le contexte de la pensée de l'*Ereignis*, de *Verzauberung*, ce que l'anglais rend par *enchantment*, et le français par « ensorcellement ».

59. Das Zeitalter der völligen Fraglosigkeit und Verzauberung

Man pflegt das Zeitalter der »Zivilisation« dasjenige der *Entzauberung* zu nennen, und diese scheint eher, ja allein mit der völligen Fraglosigkeit zusammen zu gehen. Gleichwohl ist es umgekehrt. Nur muß gewußt werden, woher die Bezauberung kommt. Antwort: aus der schrankenlosen Herrschaft der Mächtenschaft. Wenn diese in die Endherrschaft kommt, wenn sie alles durchsetzt, dann sind keine Bedingungen mehr, um die Verzauberung noch eigens zu spüren und gegen sie sich zu sperren. Die Behexung durch die Technik und ihre sich ständig überholenden Fortschritte ist nur ein Zeichen dieser Verzauberung, der zufolge alles auf Berechnung, Nutzung, Züchtung, Handlichkeit und Regelung drängt. Sogar der »Geschmack« wird jetzt Sache dieser Regelung, und Alles kommt auf ein »gutes Niveau«. Der Durchschnitt wird immer besser, und kraft dieser Besserung sichert er immer unwiderstehlicher und unauffälliger seine Herrschaft.

Le chapitre 59 des *Beiträge* s'intitule : « L'époque de la complète absence de

²⁶ *Genèse* 29,35.

²⁷ « La main porte l'essence de l'homme, car la parole comme domaine d'essence de la main est le fondement de l'essence de l'homme. La parole comme parole inscrite qui ainsi se dévoile au regard est la parole écrite, l'écriture; et la parole comme écriture est le manuscrit. » *Parménide*

²⁸ Formule piétiste du XVII^{ème} siècle qu'affectionnait Heidegger.

²⁹ *Introduction à la Métaphysique*, p. 110.

questionnement et de l'ensorcellement ».

Heidegger y écrit :

« Il faut se demander d'où vient l'ensorcellement (*Bezauberung*). Réponse : de la domination sans partage de la fabrication (*Machenschaft*). Lorsqu'elle atteint sa domination définitive, quand elle régit et transit tout, alors il n'est plus aucune des conditions requises pour que l'on évente la moindre trace d'ensorcellement (*Verzauberung*) et que l'on prenne des dispositions pour s'y opposer. L'envoûtement (*Behexung*³⁰) que répand la technique, ses progrès exponentiels, ne sont qu'un signe de cet ensorcellement (*Verzauberung*), qui pose tout en direction de la computation, de l'utilité, du dressage, de la maniabilité de la régulation. Le goût lui-même devient désormais affaire de régulation : ainsi tout parvient à un 'niveau acceptable' ('*gutes Niveau*'). La moyenne s'améliore toujours plus, et grâce à cette amélioration, elle assure toujours mieux et toujours plus irrésistiblement sa domination. »

On constate comme nous sommes loin du Moyen-Âge, et que l'ensorcellement a partie liée avec la Technique, et avec la Domination.

Selon le *Sachs-Villatte encyclopädisches Wörterbuch*, *Zauber*³¹ c'est l'« enchantement », avec comme en français la double notion de « charme », de « beauté » (*Zauber Augen* : « des yeux charmants », « de beaux yeux ») ; et celle d'« enchantement magique » (*Die Zauberflöte*), voire de « sortilège maléfique ». Tout ce qui est « enivrant », « ravissant », « enchanteur », « magique », « fascinant », se rapporte à *Zauber*.

Dans le *Dictionnaire des Grimm* le mot *Zauberung* est associé étymologiquement au latin *sortilegium* et *praestigium*. Et en effet, selon le *Trésor de la Langue Française*, le *prestige* était initialement un « artifice diabolique »³².

Dès le chapitre 5 des *Beiträge*³³ surgit le mot *Bezauberung*, synonyme de *Verzauberung*, que l'on peut traduire également par « ensorcellement ». Comme *Zauber*, l'acception de *Bezauberung* n'est pas *spontanément* péjorative, de sorte que le *Sachs-Villatte* le rend par « charme », « séduction », « enchantement », « ravissement ». Le *Grimm* l'associe au latin

³⁰ De *Hexe*, « sorcière ».

³¹ *Sachs-Villatte encyclopädisches Wörterbuch*, tome II, 1883.

³² *Trésor de la Langue Française*.

³³ Pages 12-13 de l'édition allemande, page 27 de la traduction française.

fascinatio. Or *fascinatio*, la fascination, l'enchantement, le charme (*fascinus*, c'est à la fois le maléfice et le phallus), voisine et sans doute cousine étymologiquement avec *fascis*, le fagot, la fascine, c'est-à-dire ce que l'on bande (au sens d'un bandage), ce qu'on lie et attache, *fascio*, soit le faisceau. Faut-il préciser que nous sommes ici au cœur de l'étymologie du mot « fascisme ».

Nul ne peut dire si Heidegger, lorsqu'il emploie les mots *Bezauberung* et *Verzauberung*, en 1936, a en tête l'étymologie *fascinatio*. Ce qu'il a à l'esprit, c'est l'expression de Max Weber dans *L'Éthique protestante ou l'esprit du capitalisme* (1905), « *die Entzauberung der Welt* », le *désenchantement du monde*, à laquelle, pour des raisons de fond, il ne souscrit aucunement. Quoi qu'il en soit, s'il ne pense pas à l'étymologie *fascinatio*, sa langue y pense et le pense pour lui.

Que le langage puisse penser pour nous, et même nous penser, que penser consiste à écouter et accueillir ce que le langage a à nous apprendre, Heidegger aura passé sa vie à le méditer. « Le langage », écrit-il dans le *Nietzsche*³⁴, « n'est pas une simple collection de mots propres à la désignation de différentes

choses connues, mais *l'originelle résonance de la vérité d'un monde (das ursprüngliche Aufklingen der Wahrheit einer Welt)...* »

Grund aus verkannt und mißdeutet hat. Mit der Frage nach dem Wesen der Sprache ist aber schon die Frage nach dem Seienden im Ganzen gestellt, wenn anders die Sprache nicht eine Ansammlung von Wörtern zur Bezeichnung einzelner bekannter Dinge ist, sondern *das ursprüngliche Aufklingen der Wahrheit einer Welt*.

Ce cours primordial sur Nietzsche, enseigné à partir de 1936, Heidegger lui donnera un statut très particulier, le qualifiant explicitement de « résistance spirituelle » au national-socialisme³⁵. Or, précisément lors de l'évocation de sa « résistance spirituelle », apparaît le mot « fascisme », assez rare à ma connaissance chez Heidegger : « En vérité on n'a pas le droit d'assimiler Nietzsche au national-socialisme, assimilation qu'interdisent déjà, abstraction faite de ce qui est fondamental, son hostilité à l'antisémitisme et son attitude positive à l'égard de la Russie. Mais, à un plus haut niveau, l'explication avec la métaphysique de Nietzsche est l'explication avec le *nihilisme* en tant qu'il se manifeste de façon toujours plus claire sous la forme politique du fascisme. »

³⁴ *Nietzsche I*, p. 284 de la traduction française.

³⁵ Cela dans sa *Lettre du 4 novembre 1945 au Rectorat académique* où il demande sa réintégration comme professeur – laquelle ne lui sera pas accordée.

Nuremberg 2015

Dans un passage de *Gelassenheit*, conférence tenue le 30 octobre 1955 à Messkirch, soit trente ans après les analyses foudroyantes du On dans *Sein und Zeit*, sans employer le mot d'ensorcellement Heidegger en donne une illustration d'autant plus pertinente qu'elle s'applique à la lettre au gros « On » d'aujourd'hui. De sorte qu'un Jarry post-hitlérien pourrait dire : la scène se passe en Allemagne en 1955, c'est-à-dire Partout :

« L'indigence de pensée est un hôte inquiétant qui s'insinue partout dans le monde d'aujourd'hui. Car aujourd'hui tout s'apprend de la façon la plus rapide et la plus économique et, le moment d'après, est oublié tout aussi rapidement. Ainsi une célébration est-elle bientôt supplantée par une autre célébration. Les fêtes commémoratives deviennent de plus en plus pauvres en pensées. Fête commémorative et absence de pensées se rencontrent et s'accordent parfaitement. »³⁶

Et un peu plus loin : « Tous les jours de l'année et à mainte heure du jour, ils sont assis, fascinés, devant leurs appareils de radio ou de télévision. Toutes les semaines, le cinéma les enlève à leur milieu et les plonge dans une ambiance de représentations inhabituelles, mais souvent très ordinaires, simulant un monde qui n'en est pas un. Où qu'ils aillent, un périodique illustré se trouve sous leur main. Tout ce qui, livré heure par heure à l'homme par les moyens d'information dont il dispose aujourd'hui, le surprend, l'excite et fait courir son imagination... »³⁷

Indigence de pensée, amnésie perpétuelle sur fond de commémorations répétitives, technique divertissante, information affriolante, passivité hypnotique... Ne se croirait-on pas à un congrès de Nuremberg en 1935 ? Détrompez-vous, nous sommes bien à Paris en 2015 !

La Bezauberung

Si l'on compare *Bezauberung* à *Zauber* (le « sort »), on constate que, par l'intermédiaire

³⁶ *Questions III et IV*, p. 135.

³⁷ *Questions III et IV*, p. 139.

du préfixe *Be-*³⁸, la première constitue un sortilège ininterrompu emmitouflant toute la conscience de qui aurait succombé à son charme. La *Bezauberung* est un sortilège totalitaire³⁹, un maléfice ultrapuissant, mais à la condition de s'y soumettre. La nuance entre la *Bezauberung* et la *Verzauberung* est cependant ténue, raison pour laquelle en français on les rend indifféremment par « ensorcellement », et raison pour laquelle Heidegger emploie aussi le mot *Bezauberung* dans le chapitre 59 consacré à la *Verzauberung*.

En réalité il n'y a pas de différence de nature entre les deux types d'ensorcellement, mais plutôt une essentielle progression vers le pire. La *Bezauberung* est une étape vers la *Verzauberung*, au sens où le Congrès de Nuremberg est une étape vers Auschwitz, mais également au sens où le Procès de Nuremberg est une étape vers la Guerre froide et, par conséquent, vers la récupération clandestine des scientifiques nazis par les Américains.

Quant à l'aspect « charmeur » de la *Bezauberung*, tel que la dépeint l'édifiant passage de *Gelassenheit* déjà cité, il tient à ce qu'on peut en effet trouver du charme à la télévision, à la radio, aux fêtes commémoratives, voire à l'indigence de pensée.

De même, on peut trouver un certain charme au nazisme sans y déceler d'abomination, plus exactement sans prêter attention à son essence barbare. Ce fut d'ailleurs la règle en Europe, au point que certains Juifs allemands allèrent jusqu'à se réjouir de l'arrivée de Hitler au pouvoir⁴⁰. Sans parler de la France où – pour prendre un exemple parmi mille – un Hubert Beuve-Mery pouvait encore en 1939 consacrer un essai enthousiaste à l'Allemagne et au national-socialisme⁴¹.

Lorsque dans les *Carnets noirs* Heidegger distingue un « national-socialisme spirituel » (*geistigen Nationalsozialismus*) d'un « national-socialisme vulgaire » (*Vulgär-nationalsozialismus*), il est indiscutablement sous l'influence de la *Bezauberung*. Il n'est

³⁸ Le préfixe *be-* indique souvent en allemand « l'application à toute la surface du régime, de l'action énoncée par le verbe (*malen*, peindre, *bemalen*, peindre toute la surface) ; il indique aussi l'accomplissement, le redoublement, la répétition de cette action (*fragen* demander, *befragen* questionner) » *Sachs-Villatte*

³⁹ Heidegger évoque « *die totale Gedankenlosigkeit* » dans *Gelassenheit*.

⁴⁰ Le banquier Max Warburg écrit le 19 mars 1933 à un cousin new yorkais, à propos du nazisme : « Il est dommage que ce mouvement, qui est porteur de tant de bien, soit encombré de tant d'ordures et que son antisémitisme rende toute association avec lui impossible. » Et Élie Munch, rabbin d'Ansbach, en 1933 : « C'est à partir du judaïsme que je rejette la doctrine marxiste; je me reconnais dans le national-socialisme <*Nationalsozialismus*>, une fois ôtée sa composante antisémite. Sans l'antisémitisme, le national socialisme trouverait ses plus chauds partisans chez les Juifs fidèles à la tradition. » Cité par François Fédier en préface de Heidegger, *Écrits politiques*.

⁴¹ « Tout n'est pas à blâmer dans le national-socialisme et il aura contribué, parallèlement au communisme, auquel il s'apparente à plus d'un titre, à modifier profondément la face du monde. Contre les dépravations de l'intellectualisme, de l'individualisme, du libéralisme, du capitalisme, contre l'affadissement ou les déviations du christianisme, il aura été une réaction excessive, mais nécessaire. »

d'ailleurs pas impossible qu'il s'en soit rendu compte, ce dont témoigne un passage du *Nietzsche*, où il évoque une « monstrueuse » *influence* :

« On pourrait parfaitement passer sous silence cette monstruosité qu'est la savante 'théorie de la connaissance', si Nietzsche lui-même ne s'était pas risqué, moitié avec répugnance, moitié avec curiosité, dans cette irrespirable atmosphère et n'avait fini par en dépendre. Comme aussi les plus grands penseurs, soit les plus solitaires, n'habitent point quelque région supraterrrestre en quelque lieu 'supramondial' et intemporel, ils ne restent pas imperméables à l'ambiance contemporaine et traditionnelle qui les influence, comme on dit. La question décisive ici serait de savoir si c'est à partir des influences de leur ambiance, comme à partir de ce qui découle de leur situation de 'vie', que l'on expliquera leur pensée proprement dite, si seulement on l'éclairera de la sorte dans toute son importance, ou bien si, au contraire, c'est à partir de toutes les autres sources que l'on arrivera à comprendre leur pensée unique, soit précisément à partir de ce qui ouvre cette pensée, et la fonde. »⁴²

Mais ce que révèle aussi indubitablement ce journal intime de sa pensée et de ses pensées que sont les *Schwartzte Hefte*, au fur et à mesure de leur lente progression, c'est comment Heidegger finit par tomber des *Nuées* – pour rendre hommage à Aristophane, le premier à avoir ridiculisé l'ensorcellement philosophique –, décelant dans le national-socialisme un « principe barbare » (*ein barbarisches Prinzip*), première étape de son désensorcellement (*Entzauberung*).

Il est donc possible, après tout, d'échapper à la *Bezauberung*. Pour se désenvoûter, il suffirait d'éteindre télé et radio, de ne pas lire les journaux ni les magazines, de ne pas se rendre aux commémorations ni dans les cinémas. Ou concernant le cas qui nous occupe, de démissionner du Rectorat et de se remettre en chemin dans le questionnement. Ce qui ne se fait pas en un jour, et n'est pas donné à n'importe qui.

La Verzauberung

La *Verzauberung* apporte une nuance plus sombre que la *Bezauberung* : Le préfixe *ver*-⁴³ désigne en allemand une « consommation », « un épuisement » (*schreiben* « écrire »,

⁴² *Nietzsche I*, p. 387 de la traduction française.

⁴³ *Sachs-Villatte*.

verschreiben « user beaucoup d'encre ») ; un « dommage », un « dégât » (*fahren*, « aller », « conduire », *verfahren*, « abîmer la route ») ; une clôture (*bauen* « construire », *verbauen*, « obstruer par une construction ») ; le fait de « passer tout son temps à » faire quelque chose ; la cessation (*verbrausen*, « cesser de fermenter ») et la mort (*hungern*, « être affamé », *verhungern*, « mourir de faim ») ; enfin, et surtout, la *transformation* : *die Verzauberung des Prinzen in einen Frosch*, « la transformation d'un prince en grenouille » !

La *Verzauberung* ne se différencie pas tant de la *Bezauberung* qu'elle ne la parachève. Les deux types d'ensorcellement partagent les mêmes caractéristiques – comme l'envoûtement de la Technique –, mais à des degrés et surtout à des époques historiques (*Zeitalter*, « ère ») différentes. La *Verzauberung* absolutise la *Bezauberung*, elle en est l'avènement superlatif. Telle est la raison pour laquelle, dès l'intitulé et dans tout le chapitre 59 des *Beiträge*, Heidegger multiplie les superlatifs et les références à la totalité, à l'entière, à l'irrévocabilité de la *Verzauberung* (je laisse pour l'instant de côté la première phrase, allusion transparente à l'*Entzauberung der Welt* de Max Weber⁴⁴) : « Il faut se demander d'où vient l'ensorcellement (*Bezauberung*). Réponse : de la domination sans partage (*schrackenlos*⁴⁵) de la fabrication (*Machenschaft*). Lorsqu'elle atteint sa domination définitive (*Endherrschaft*), quand elle régit et transit tout (*alles durchsetzt*⁴⁶), alors il n'est plus aucune (*keine mehr*) des conditions requises pour que l'on évente la moindre trace (*noch eigens zu spüren*) d'ensorcellement (*Verzauberung*) et que l'on prenne des dispositions pour s'y opposer (*gegen sie sich zu sperren*⁴⁷).... »

Le mot *spüren*⁴⁸ ici est fondamental (chaque mot l'est). Il provient de *Spur*, qui signifie la

59. Das Zeitalter der völligen Fraglosigkeit und Verzauberung

Man pflegt das Zeitalter der »Zivilisation« dasjenige der *Entzauberung* zu nennen, und diese scheint eher, ja allein mit der völligen Fraglosigkeit zusammen zu gehen. Gleichwohl ist es umgekehrt. Nur muß gewußt werden, woher die Bezauberung kommt. Antwort: aus der schrankenlosen Herrschaft der *Machenschaft*. Wenn diese in die *Endherrschaft* kommt, wenn sie alles durchsetzt, dann sind keine Bedingungen mehr, um die *Verzauberung* noch eigens zu spüren und gegen sie sich zu sperren. Die *Behexung* durch die Technik und ihre sich ständig überholenden Fortschritte ist nur *ein* Zeichen dieser *Verzauberung*, der zufolge alles auf Berechnung, Nutzung, Züchtung, *Handlichkeit* und *Regelung* drängt. Sogar der »Geschmack« wird jetzt Sache dieser *Regelung*, und Alles kommt auf ein »gutes Niveau«. Der Durchschnitt wird immer besser, und kraft dieser *Besserung* sichert er immer unwiderstehlicher und unauffälliger seine Herrschaft.

⁴⁴ En candide sociologue qu'il était, Weber, mort en 1920, imagine que la science et la technique ont rompu avec l'enchantement du monde ancien. Cette significative « absence de questionnement » concernant la Technique aura ses effets historicistes dans un texte ultérieur de Weber, *Le judaïsme antique* (1917).

⁴⁵ « Qui n'a point de bornes », « illimité », « sans mesures », « démesuré », « effréné », selon le *Sachs-Villatte*.

⁴⁶ Le premier sens de *durchsetzen*, c'est « venir à bout de quelque chose », *Sachs-Villatte*.

⁴⁷ *Sperren*, « ouvrir », « écarter largement » (« écarquiller » les yeux), ET « barrer » « obstruer », « fermer l'entrée », « barricader »... *Sich sperren gegen*, « se raidir contre », « résister », « se débattre », « refuser opiniâtement », « regimber »... *Sachs-Villatte*

⁴⁸ *Spur*, la « trace » la « piste », (l'interjection *keine spur!* = « pas du tout ! », comme on dirait : hors de question !) ; le « vestige », « l'empreinte » ; *spüren*, « déceler la trace », « chercher la trace », « flairer », « se mettre en quête », « sentir », « éprouver »...

« trace », l'ornière, la piste que l'on suit, la voie sur laquelle on met quelqu'un ; en cynégétique, ce sont les traces du gibier que l'on suit, et qu'on peut perdre. Le vieux mot *Spürschnee*, selon le *Sachs-Villatte*, c'est « la neige récente propre à faire découvrir les traces d'un gibier » ; *spürkräftig* signifie « doué d'une grande pénétration (d'esprit) », *spürohr* désigne une « ouïe extrêmement fine »⁴⁹.

Pour se faire une idée de *spürohr* « d'oreille fine » échappant à l'ensorcellement, il suffit de réfléchir au commentaire de Vladimir Nabokov fait à son biographe Andrew Field, concernant son départ de Berlin après l'arrivée de Hitler au pouvoir : « Nous avons entendu sa voix ».

À l'opposé, si, découvrant le livre délirant d'antisémitisme d'Alain Badiou intitulé « *Portées* » du mot juif, on n'entend pas d'emblée la parenté entre « portée » et « déportation », c'est qu'on manque de *spürohr*. De même, si l'on n'entend rien à ce qui se profère de jouissance morbide dans les éloges jamais taris de Mao-tse-toung par Badiou, c'est qu'on est bien peu *spürkräftig*. Ce ne fut pas le cas de Fritz Heidegger, qui ne manquait ni d'oreille ni d'esprit, rétorquant à une personne qui lui demandait, à l'occasion d'une conférence de son frère dans les années 60, ce qu'il fallait penser du Grand Timonier : « Mao tseu est le *Gestell* de Lao-tseu. »

Autrement dit, l'ensorcellement est devenu si absolu, si dépourvu d'issue par la transformation de tout l'étant et de l'homme qu'il induit, qu'il n'y a plus moyen d'en déceler la trace, et donc de s'en garantir, *alors même que cette trace est partout visible*. Dans les *Esquisses tirées de l'atelier* (1959), Heidegger associe les mots *Spur* (« trace ») et *spüren* (« se mettre en quête ») : « On veut tout contrôler, on ne voudrait se mettre en quête d'aucune trace (*keine Spur mehr spüren*), ce qui signifie qu'on ne veut pas suivre une direction déjà invisiblement donnée en l'entendant du regard. »

L'ensorcellement n'est plus extrinsèque à l'homme ni au monde, il en est constitutif. C'est ce que Debord expose dès les premières phrases de *La Société du Spectacle* (1967) : « Le spectacle ne peut être compris comme l'abus d'un monde de la vision, le produit des techniques de diffusion massive des images. Il est bien plutôt une *Weltanschauung* devenue effective, matériellement traduite. C'est une vision du monde qui s'est objectivée. »

⁴⁹ Dictionnaire *Sachs-Villatte*.

En 1968, définitivement désensorcelé, Heidegger exprime aussi l'essence *inhumaine* de la *Machenschaft* dans une lettre du 25 février à Ingeborg Böttger: « Il est vain d'aller à l'encontre de la frénésie du monde technique. Tout ceci doit être considéré sans résignation. Souvent, ce n'est pas facile, mais c'est plus fructueux que de tenter désespérément de sauver ce qui a été. Derrière le monde technique règne un secret. Ce n'est pas une simple machination d'effectuation humaine. »

Le Questionnement

Tout ce qui dans les *Beiträge* procède de la *Zauberung* – que ce soit la *Bezauberung*, la *Verzauberung* ou même l'*Entzauberung* – se conçoit dans le contexte d'un thème *majeur* de la pensée de l'Être et de l'*Ereignis* : ce que Heidegger appelle « la merveille de questionner »⁵⁰. D'où le titre du chapitre 59 des *Beiträge* : « L'époque de la complète absence de questionnement (*Fraglosigkeit*) et de l'ensorcellement »

L'ensorcellement ne fait pas obstacle au Questionnement, il en est plutôt à la fois sa conséquence et son envers, comme le retrait de l'Être a pour conséquence le non-penser dit Heidegger⁵¹. Relisons les premières lignes du chapitre 59 que j'ai sautées tout à l'heure : « On a pris l'habitude de nommer l'époque de la 'civilisation' celle du dés-ensorcellement (*Entzauberung*) ; quant à ce dernier, il semble avoir quelque affinité, si ce n'est marcher main dans la main avec la complète absence de questionnement (*völligen Fraglosigkeit*). Quoi qu'il en soit, le rapport se fait à l'envers. Mais pour le voir il faut d'abord se demander d'où vient l'ensorcellement (*woher die Bezauberung kommt*)... »

D'où vient l'ensorcellement ? Et quel peut bien être le rapport entre charme, fascination, sortilège, et Questionnement ?

Il faut commencer par distinguer le Questionnement de la recherche scientifique, de l'enquête historique, de l'investigation universitaire – voire policière (le même quant à l'essence).

⁵⁰ Au chapitre 4 des *Beiträge* intitulé *Vom Ereignis* : « Ici, tout est axé sur l'unique question en quête de la vérité de l'Être: sur son questionnement. Pour que cette tentative devienne incitation, il faut que la *merveille* de questionner soit éprouvée en son accomplissement, et devienne capable d'éveiller et affermir la force du questionnement. » p. 24 de la traduction française.

⁵¹ « Ce que l'on a nommé le non-penser qui régnait jusqu'à nos jours n'est pas une négligence, mais est à penser au contraire comme la conséquence du retrait de l'être lui-même. » *Protocole du séminaire sur la conférence « Temps et Être »*

Ces dernières ont d'avance barré toute ouverture au questionnement authentique en dirigeant leurs interrogations au sein d'un domaine de certitudes préconçues, en dehors duquel elles ne disposent pas même des mots simples qui leur permettraient de formuler de véritables questions.

La logique, écrit Heidegger dans les *Beiträge*, « n'est plus que le résidu de l'impuissance de la pensée » à questionner⁵². Le Questionnement authentique est associé à un dégrisement, une désobnubilation vis-à-vis de l'étant et de ses lois métaphysiques, et celle-ci réclame le plus haut courage en ce qu'elle affronte l'angoisse. Cet affrontement ne revient pas à nier ni à annihiler l'angoisse. Au contraire, il y a dans le Questionnement une forme de combat, une lutte créatrice (« *schöpferischer Kampf* », que Heidegger oppose formellement à la « 'Propaganda' und 'Apologetik' »⁵³) et presque de complicité avec l'angoisse, dont le plaisir et la joie ne sont en rien absents. Dans le premier de ses *Carnets noirs*, Heidegger a noté une formule qui, par son esprit autant que par son mot à mot, est profondément juive:

« *Jede Frage eine Lust –*

Jede Antwort ein Verlust »⁵⁴

« Chaque question un plaisir, chaque réponse une perte. »

Le « *pilpoul* » comme on sait caractérise l'intelligence juive par excellence. Le mot se rapporte au « poivre » et désigne cette jouissive virtuosité *exégétique* consistant à « répondre » à une question par une autre question. Comparant deux Docteurs sur leur manière propre de questionner, le Talmud finit par conclure en faveur... du questionnement⁵⁵ : « La question fut posée de savoir si R. Zeïra était supérieur à Rabah, le fils de R. Mathena. R. Zeïra avait l'esprit vif, mais il était hésitant ; Rabah, le fils de R. Mathena, était lent mais savait conclure. La question reste ouverte. »

Lorsqu'au *Livre de Samuel* un serviteur de Saül lui présente le jeune berger et harpiste David, les qualificatifs qu'il emploie sont considérés par le Talmud comme autant de

⁵² « Que se passe-t-il, si tout le crédit accordé à 'penser' se ramène à pouvoir déduire, sans commettre d'erreurs de calcul, de représentation juste en représentation juste portant sur des objets quelconques – autrement dit: à *esquiver* tout questionnement ? » p. 198-199 de la traduction française.

⁵³ *Beiträge*, GA. 65, p. 41.

⁵⁴ *Band 94*, p.36. *Verlust* selon le *Sachs-Villatte* : « perte », « perte au change », « dommage », « déperdition », « privation ».

⁵⁵ *Traité Horaiyoth* 14a.

bénédictions. La première de ces six « bénédictions » est : « musicien habile »⁵⁶, ce que le traité *Sanhédrin*⁵⁷ interprète comme : « il est habile à poser des questions ». Musicien habile se dit *yodéa naguèn*, autrement dit : il connaît la musique, ou mieux : il swingue ! *Naguèn* est de même racine que le *nigoun*, le fredonnement religieux, or la racine *nagan* signifie « toucher », « tapoter des doigts », sur une harpe par exemple. Mais *neguina* c'est à la fois le chant, la « chanson » et, comme en français classique, la « raillerie », et même le « coup », la « plaie ».

C'est que le Mal, dans la pensée juive, pas davantage que l'Ensorcellement, n'est extrinsèque à l'homme ni aux mondes (*'olam haba*, *'olam haze*). Commentant le verset des

12 O Dieu, crée en moi un cœur pur, et fais renaitre dans mon sein un esprit droit.

Psasumes (51 : 12) : « Crée pour moi, Dieu, un cœur pur (*lev tahor*), renouvelle en mon sein un esprit exact (*rouah' nakhon*). », le *Zohar*⁵⁸ explique que David désira s'extirper de l'impureté associée à « l'esprit de vertige », *spiritus vertiginus*, tel qu'Isaïe le dénonce en un verset fameux (19 : 14).

14 L'Eternel a répandu en eux un esprit de vertige, pour qu'ils fassent trébucher l'Egypte dans toutes ses entreprises, tel un ivrogne trébuchant dans ses vomissements.

Cependant la Vulgate rend mal l'hébreu, qui est *rouah' yvehim*, (de la racine *'avah*, « tordre, courber, distordre, pécher »), qui signifie « esprit de perversités, de déparavations ». Le pluriel n'est pas anodin : « Viens et vois : nombreux sont les hommes en ce monde qui ont été séduits par l'imposture de l'esprit de mensonge, ils dominent le monde par de multiples côtés et par de multiples actions, cela nous l'avons déjà établi. Aussi, le roi David voulut s'en préserver et il désira s'extraire de l'impureté, ainsi qu'il est écrit : 'Crée pour moi, Dieu, un cœur pur, renouvelle en mon sein un esprit exact.' (*Psaumes* 51:12). »

עָוָה — (1) i. q. Arab. عوى TO BEND, TO CURVE, TO TWIST, TO DISTORT (cogn. root עָוָה), see Niph. Pi. Hiph.

(2) to act perversely, to sin, (compare עָוָה No. II. 2), Daniel 9:5; followed by עָוָה of pers. Esth. 1:16. (Arab. عوى to err, to be led astray.)

NIPHAL — (1) to be distorted, to writhe, with pains and spasms, like a parturient woman. Isaiah 21:3, נָעוּתִי כִּי שָׁמַעַתִּי "I writhe, so that I cannot hear," also to be bowed, to be depressed by calamities, Ps. 38:7.

(2) to be perverse. Proverbs 12:8, לֵב נָעוּתָא " (a man) perverse of heart." 1 Sam. 20:30, בֶּן נָעוּתָא הַפְּרִיזוֹת (woman)," i. e. of a perverse rebellious mother.

PIEL, to pervert, to subvert, to overturn. Isaiah 24:1, עָוָה פְּנֵיהָ "he subverteth the face thereof" (of the earth). Lam. 3:9, נָתַיְבֹתִי עָוָה "he has subverted my ways." Compare הִפְסֵךְ.

HIPHIL, to make crooked, to pervert, as to pervert right, Job 33:27; to pervert one's way, i. e. course of action, i. e. to act perversely, Jerem. 3:21; then by the omission of הִפְסֵךְ to act perversely, 2 Sa. 7:14; 19:20; 24:17.

Derived nouns, עָוָה, עָוָה, עָוָה, עָוָה, Chald. עָוָה, and the pr. n. עָוָה, עָוָה, עָוָה, עָוָה.

⁵⁶ I Samuel 16 : 18

⁵⁷ Traité *Sanhédrin* 93b : « Plein de vaillance : il sait répondre aux questions. Un guerrier : il sait l'art de disputer d'un sujet, dans le combat de la Thora. Parlant bien : il est habile à déduire une chose d'une autre. Homme de beauté : ses *halakhoth* (prescriptions) illuminent les visages. Et l'Eternel est avec lui : La *Halakha* (voie) est toujours établie selon son opinion. »

⁵⁸ *Zohar* tome III, p.248-250 de la traduction française.

L'art juif du Questionnement n'est évidemment pas une rigolade. Il peut provoquer la plaie comme le remède. Ce n'est pas un hasard si, dans le Talmud, c'est le traité intitulé « Plaies et tentes »⁵⁹ qui figure le *nec plus ultra* de la complexité herméneutique, au point que Dieu en dispute avec les plus virtuoses rabbins dans l'Académie céleste, la « Yeshivah d'En Haut », laquelle n'est autre que le Paradis tel que Juifs se le figurent : sous l'aspect d'une maison d'étude... Et, dans le *Zohar*, Dieu lui-même, en sa plus inconnaissable part, est désigné comme « celui qui se tient debout dans la Question » : « Au-dessus des sept espaces il en est un éminent et inaccessible qui les conduit et les éclaire alors que lui-même demeure inconnu et se maintient dans la question (litt. se tient debout en tant que question) : il est inabordable parce qu'il est si enclos et si profond qu'il est sujet d'étonnement et qu'on l'appelle Qui?... »

Dans son *Journal*, le 5 octobre 1911, Kafka écrit : « La mélodie talmudique des questions (*Die talmudische Melodie genauer Fragen...*), des conjurations et des explications précises : l'air passe dans un tuyau qu'il emporte avec lui ; en revanche, du fond de lointains et infimes débuts, une grande vis, fière dans l'ensemble, humble dans ses spirales, tourne à la rencontre de l'interrogé. »⁶⁰

On comparera cette belle définition de la pensée juive à celle, ensorcelée, de Claude David dans son édition du *Procès* dans la Pléiade. Commentant le « débarras » du chapitre 5, « tout encombré d'imprimés inutilisables », l'expert germaniste y voit – au point de l'indiquer par le signe = – « = de vieilles lois talmudiques périmées et autres rebuts de l'Ancien Testament ».

Quand Max Weber, chantre de l'*Entzauberung*, avoue dans une lettre de 1909 à Ferdinand Tönnies qu'il n'a « absolument pas le sens 'musical' de la religion », et « ni le besoin ni la capacité d'ériger » en lui « de quelconques 'édifices' spirituels à caractère religieux », c'est comme s'il exprimait sa surdité hyperbolique au Questionnement juif, annonçant d'avance la part inévitable d'ensorcellement qui traversera son essai de 1917 consacré au « Judaïsme antique »...

⁵⁹ Ordre *Taharot* (« Puretés ») consacré aux impuretés, Traité *Ohalot*, consacré à l'impureté associée aux cadavres, soit la plus intense sorte d'impureté...

⁶⁰ « Die talmudische Melodie genauer Fragen, Beschwörungen oder Erklärungen: In eine Röhre fährt die Luft und nimmt die Röhre mit, dafür dreht sich dem Befragten aus kleinen fernen Anfängen eine große im ganzen stolze in ihren Biegungen demüthige Schraube entgegen. »

L'angoisse, la joie

Le Questionnement dans la pensée juive est associé à la fois à la jouissance littéralement érotique de l'étude, et à l'angoisse (le « manque-à-jouir » dirait Lacan) qu'elle provoque chez l'ignorant, laquelle va jusqu'à se muer en haine antisémite : « Grande est la haine que les ignorants ressentent envers un *talmid h'akham* (« disciple des sages ») plus que la haine que les nations du monde ressentent pour Israël, et leurs femmes encore plus qu'eux. Il a été enseigné: Celui qui a étudié et qui a abandonné /l'étude/ a encore plus de haine qu'eux tous. » *Traité Pessah'im 49b*⁶¹

On trouve dès *Être et Temps* une mise en relation de la joie (*Freude*) et de ce que Heidegger nomme la « sobre angoisse »⁶². Et dans *Qu'est-ce que la Métaphysique ?* (1929), Heidegger évoque l'« angoisse de l'audacieux » : « L'angoisse de l'audacieux ne souffre pas qu'on l'oppose à la joie, ni même à la jouissance facile d'une activité paisible. En deçà de telles antinomies, elle entretient une secrète alliance avec la sérénité et la douceur du désir créant et agissant. »

Die Angst des Verwegenen duldet keine Gegenstellung zur Freude oder gar zum behaglichen Vergnügen des beruhigten Dahintreibens. Sie steht — diesseits solcher Gegensätze — im geheimen Bunde mit der Heiterkeit und Milde der schaffenden Sehnsucht.

À cette angoisse sobre de l'audacieux au désir serein et créateur, s'oppose l'angoisse face au Questionnement. Celle-ci ne tient pas au Questionnement lui-même mais relève, au contraire, de l'absence complète de Questionnement, et corollairement de la méconnaissance de l'essence du Questionnement. Dans les *Beiträge*, Heidegger distingue et médite deux types de questionnements. Il y a la « question fondamentale », *die Grundfrage*, qui n'a pas encore été posée, et qui est un « questionnement inquestionné » (*ungefragte Frage*) quant à la vérité de l'Être. Il y a aussi ce que Heidegger qualifie de « question directrice » de la métaphysique, *die Leitfrage*, (« Qu'est-ce que l'étant ? »), à l'origine de la spéculation philosophique⁶³. La question

⁶¹ « Rabbi H'yia a enseigné: Celui qui s'occupe à l'étude de la Torah en présence d'un ignorant, c'est comme s'il avait des rapports avec sa fiancée en sa présence : *La Torah c'est Moïse qui nous l'a donnée, en patrimoine - moracha - pour la communauté de Jacob* (Deut. 33, 4) ne lis pas *moracha*, mais *merossa*, fiancée. »

⁶² « La sobre angoisse qui met à pied d'œuvre le pouvoir-être esseulé s'accompagne de la joie d'être à la mesure de cette possibilité. Elle permet au *Dasein* d'en finir avec ces 'imprévus' dont s'amuse la curiosité à l'affût de la moindre nouvelle du monde pour meubler la conversation. » p. 369 de la traduction française.

⁶³ « À la question directrice, c'est l'*être* de l'étant, la détermination de l'étantité (c'est-à-dire le fait de dresser la liste des 'catégories' pour l'*ousia*), qui est la réponse » *Beiträge* p. 100 de la traduction française.

directrice – on pourrait même la qualifier de question dirigiste⁶⁴ à l'œuvre depuis Platon et Aristote –, a depuis plus de deux millénaires proprement interdit – au sens où l'on reste interdit – à la Question fondamentale – celle du Questionnement proprement dit – d'être questionnée⁶⁵. Raison pour laquelle Heidegger, dans les *Beiträge*, évoque la « si indigente tradition (*noch so dürftigen Überlieferung*) du questionnement de la pensée *métaphysique* ».

Si vous êtes un tant soit peu familier du chemin de pensée de Heidegger (« en *marchant* la marche qu'est le questionnement » disent les *Beiträge*), vous savez que l'angoisse et le néant ont partie liée, que le néant et le nihilisme ne sont pas non plus entièrement étrangers l'un à l'autre, pas davantage, enfin, que le nihilisme et le nazisme. Le 21 décembre 1934, Heidegger écrit à Élisabeth Blochmann : « L'angoisse devant le questionnement pèse sur l'Occident ; elle rejette les peuples sur des voies qui ont fait leur temps et les fait rentrer précipitamment en leurs coquilles vermoulues. »

Il ne s'agit donc pas d'une angoisse individuelle et subjective qui, face au Questionnement, s'y refuserait en connaissance de cause – comme les mutins du Chemin des Dames refusèrent d'aller au massacre. Ce qui se refuse au Questionnement, c'est l'angoisse devant l'angoisse, « l'angoisse de l'angoisse » dit le *Nietzsche*, explicitement rapportée aux nazis qualifiés de « voyous publics » : « Les voyous publics ont aboli la pensée et mis à sa place le bavardage, ce bavardage qui flaire le nihilisme partout où il sent son bavardage en danger. Cet aveuglement de soi face au véritable nihilisme, cet aveuglement qui ne cesse jamais de prendre le dessus, tente ainsi de se disculper lui-même de son angoisse devant la pensée. Mais cette angoisse est l'angoisse de l'angoisse. »

Ailleurs, dans une conférence faite en 1937 intitulée « La menace qui pèse sur la science », Heidegger évoque clairement l'angoisse éprouvée par « ces gens qui se prennent pour des seigneurs ».⁶⁶

Il est une illustration tragiquement célèbre de ce type d'angoisse devant le questionnement.

⁶⁴ De *leiten*, « conduire », « guider », « diriger », « mener », « gouverner », « régir », « administrer » *Sachs-Villatte*.

⁶⁵ « Pour la question fondamentale, tout au contraire, l'Être n'est pas réponse ni région de réponse, mais bien ce qui est le plus digne de question. » *Ibid.*

⁶⁶ « Mais si, en son fondement, 'la science' était bien parvenue à sa fin, à quoi bon les récents 'arrivés' se rendent-ils maîtres de l'Université ? Il leur faudrait se démontrer à eux-mêmes qu'ils sont ridicules et superflus. C'est ce qu'on ne veut pas ; non pas parce qu'en toute clarté on a le savoir de cette possibilité mais parce qu'on ressent une peur diffuse ; nommons-la sans ambages l'angoisse' de ces gens qui se prennent pour des *seigneurs*. »

Lorsque Primo Levi, à Auschwitz, pose la question « *Warum ?* » au gardien de camp qui vient de lui arracher le morceau de glace qu'il s'apprêtait à lécher, et lorsque le sbire nazi lui répond : « *Hier ist kein warum !* », la situation reflète l'angoisse de l'angoisse à l'état pur. Ce n'est pas qu'il n'y ait pas de réponse logique, rationnelle, de la part du nazi, à la question « Pourquoi ? » du Juif. Il aurait suffi au nazi de rétorquer à Levi : « Parce que tu es juif, parce que je suis nazi, et parce que ta souffrance désaltère ma jouissance bien davantage que ce glaçon ta soif. » La question « Pourquoi ? » n'est donc pas réellement sans réponse : elle est sans fin en son questionnement. Entendre cette question comme question, c'est-à-dire entendre dans cette question ce qui questionne sans fin, reviendrait à faire vaciller tout l'édifice théorique du national-socialisme. Telle est la raison pour laquelle le soldat nazi, plus philosophe qu'on ne l'imagine et qu'il ne le savait lui-même, répond « *Kein warum !* », « pas de pourquoi », plutôt qu'un banalement sadique « Parce que ! ».

Lisant l'anecdote de Primo Levi, on ne peut manquer de penser, par contraste, au poème « Sans pourquoi » d'Angelus Silesius, où s'expose la vraie nature, magnifique, du Questionnement :

« La rose est sans pourquoi ; elle fleurit parce qu'elle fleurit,
N'a cure d'elle-même, ne demande pas si on la voit. »⁶⁷

La rose n'est pas « sans pourquoi » au sens où l'on ne sait pourquoi elle fleurit. Au contraire, la suite du vers donne une « réponse », un « parce que » au « pourquoi ». Mais ce « parce que » n'est pas une fin de non recevoir angoissée comme le « *Kein warum* » nazi, une solution finale, une résolution rationnelle, une justification catégorique, une réplique définitive qui, en l'expliquant, en la théorisant, en l'analysant annihilerait l'éclosion de sa beauté. Si le « parce que » de la rose échappe à toute botanique (de sorte que la botanique, par une sorte de revanche de « l'angoisse maigre »⁶⁸, s'est acharnée à « fabriquer » des roses), c'est précisément cette éclosion qui n'est pas un résultat, ni un fait, ni un état, ni une réponse, ni un étant dissocié de son être par la Fabrication, mais une manifestation *évidente autant qu'invisible*, une présence indécélable, la signature indivisible et insouciant de sa beauté. De cette apparente tautologie,

⁶⁷ « *Die Ros ist ohn warum; sie blühet weil sie blühet, /Sie acht nicht ihrer selbst, fragt nicht, ob man sie sieht.* »

⁶⁸ Personnage de *Le Désir attrapé par la queue*, de Picasso

qui ne peut manquer de rappeler celles dont résonne la pensée heideggerienne⁶⁹, il faut dire ce que Heidegger exprime du fragment 6 de Parménide dans « La thèse de Kant sur l'Être »⁷⁰ : « C'est la tautologie au sens le plus élevé, qui ne dit pas rien, mais tout : ce qui donne sa mesure à la pensée initialement et pour l'avenir. C'est pourquoi cette tautologie dissimule en elle du non-dit, du non-pensé, du non-questionné. »

Le « sans pourquoi » de la rose c'est, au sens de la pensée juive, l'autre nom de sa gratuité⁷¹. « Ce que la sentence ne dit pas », commente Heidegger dans *Le principe de raison*⁷², « et qui est tout l'essentiel –, c'est bien plutôt ceci qu'au fond le plus secret de son être l'homme n'est véritablement que s'il est à sa manière comme la rose – sans pourquoi. »

Le *Sefer ha-Zohar*, on le sait peut-être, compare en ses premières pages la communauté d'Israël à une rose... Mais c'est plutôt un midrach moderne sur un verset de la *Genèse* qui exprime à sa manière le « sans pourquoi » juif du Questionnement infini et la singulière « joie des poissons » (Tchouang-tseu) qui lui est liée :

« *Vayidegou larov beqerev haaretz*, Et puissent-ils se multiplier comme les poissons, au cœur de la contrée. (*Genèse* 48:16) : Comme l'explique R. Samson Raphaël Hirsch⁷³ dans son *Sidour*, de même que les poissons jouissent d'une vie calme, mais satisfaite et joyeuse au-delà de ce que les êtres humains peuvent concevoir, les Juifs qui vivent dans la sphère que Dieu leur a assignée bénéficieront d'un degré de sérénité et de bonheur au-delà de la compréhension de ceux qui les entourent.»

« Ceux qui questionnent », dit explicitement Heidegger dans les *Beiträge*, sont aussi les Rares, le petit nombre⁷⁴, les *Happy Few* qui ont le courage d'affronter, de supporter, d'endurer de questionner l'angoisse – éprouvant en cet affrontement le plaisir et la joie de la pensée.

⁶⁹ « La parole parle. » ; « Le temps donne temps » (*die Zeit zeitigt*) ; « le monde s'ordonne en monde » (*Welt weltet*)...

⁷⁰ *Questions 1 et 2*.

⁷¹ Cf. *De l'antisémitisme*, chapitre « La gratuité ».

⁷² P. 108 de la traduction française.

⁷³ Rabbin orthodoxe allemand, né à Hambourg en 1808, mort à Francfort-sur-le-Main en 1888, jeune disciple du grand rabbin de Hambourg Isaac Bernays, grand-père de Martha, l'épouse de Freud.

⁷⁴ « Lorsqu'un Juif devient païen, on dit qu'il chute dans la multitude. » *Tseenah Ureenah* de Jacob ben Isaac Achkenazi de Janow (1622)

Les Questionneurs

Dès l'apparition de la notion de *Bezauberung*, au début des *Beiträge*, intervient la question des *Fragenden*, les Questionneurs.

« Ceux qui questionnent <die Fragenden> – étant seuls et sans l'aide d'aucune *Bezauberung* – placent le degré neuf et le plus haut de l'instance au beau milieu de l'estre, en qualité de milieu, dans le déferlement de la pleine essence de l'estre (avenance/*Ereignis*). »⁷⁵

Ce qui m'intéresse ici c'est l'association entre *Fragen*, « Questionnement », *Bezauberung*, « Ensorcellement », et *last but not least*, la solitude, l'isolement, le retrait (*einsam* : « retiré », « désert », « solitaire », « seul », « isolé », « retiré du monde »).

Il n'est pas anodin de signaler que ce paragraphe est situé au cœur du chapitre 5 des *Beiträge*, dont l'intitulé, en forme de dédicace, très significativement, est :

« Pour les peu nombreux, pour les rares qui, de temps en temps, questionnent à nouveau... »

Et un peu plus bas dans le même chapitre, donc : « les Questionneurs, isolés et sans l'aide d'aucune *Bezauberung*, etc. »

5. Für die Wenigen – Für die Seltenen

Für die Wenigen, die von Zeit zu Zeit wieder fragen, d. i. das Wesen der Wahrheit erneut zur Entscheidung stellen.

Für die Seltenen, die den höchsten Mut zur Einsamkeit mitbringen, um den Adel des Seyns zu denken und zu sagen von seiner Einzigkeit.

N'allez pas penser que mon « etc. » ne soit pas important. Il concerne le courage, le plus haut rang, la noblesse de l'Être... J'y reviendrai, mais concentrons-nous pour l'instant sur les Questionneurs, l'isolement, et la *Bezauberung*. Concernant le titre dédicace de ce paragraphe 5 (mais ce peut être aussi une indication de destination), *die Wenigen* est formé sur l'adjectif *wenig*, qui signifie : peu, une petite quantité, un petit nombre. Le *Sachs-Villatte* donne, parmi d'autres illustrations : *Das wissen die Wenigen* : « Cela n'est connu que du plus petit nombre ». *Die Seltenen*, c'est, littéralement, « les Rares », d'après l'adjectif *selten*, pour lequel le *Sachs-Villatte*

⁷⁵ *Beiträge zur Philosophie*, p. 12 de l'édition allemande, p. 27 de la traduction française.

donne d'emblée les illustrations suivantes : « un rare bonheur », « une bonté rare », « ce qui se trouve rarement » ; die *Seltenheit*, c'est la rareté, la singularité...

« Les Questionneurs, étant seuls et sans l'aide d'aucune *Bezauberung...* » Heidegger ne dit pas ici que les Questionneurs ne sont pas ensorcelés – qu'ils seraient une élite formée des seuls lucides dans un monde d'ensorcelés. Soit dit au passage, c'est exactement ainsi que se conçoivent et se décrivent les antisémites, les nazis hier, les complotistes antisionistes aujourd'hui. Beaucoup plus subtilement, Heidegger entend qu'ils ne s'aident pour questionner du secours d'aucun ensorcellement : *hilfsmittel*⁷⁶, c'est l'auxiliaire, *auxilia* disent les Grimm, et le remède, *remedio*. Et que c'est en cela précisément que réside leur rareté et leur petit nombre, leur « comble de courage » et leur « isolement ». Si vous tapez « *Hilfsmittel* » sur



Google, vous allez obtenir spontanément une série d'images très parlantes :

⁷⁶ La variante *Hilfsmittel*, dans le *Sachs-Villatte*, indique « le moyen de secours », la ressource, le remède, l'auxiliaire...

La radio, la télévision, le cinéma et les périodiques illustrés, et bien plus généralement la *Weltanschauung* technique, sont autant de *hilfsmittel*, des moyens de l'ensorcellement. Ils en sont les auxiliaires, mais la *Bezauberung* qu'ils déploient vient d'ailleurs.

κατάληψις, εως (ή) I tr. action de saisir, d'atteindre, d'où prise : ἐν καταλήψει φαίνεσθαι, THC. 3, 33, être à portée d'être vu, d'être atteint || II action de comprimer la peau pour certaines opérations de chirurgie, ΗΡC. 788 e || III action de prendre possession de : τῆς βασιλείας, ISOCR. 903 a, de la royauté; χωρίων, PLAT. Gorg. 455 b, action de s'emparer de positions; καταλήψεις πολέμου, APP. Civ. 4, 14, occupation militaire || IV fig. action de saisir par l'intelligence, conception, compréhension, Cic. Acad. p. 2, 6; PHIL. 1, 12; ARR. Epict. 4, 4, 13, etc.; au pl. perceptions, QUINT. 2, 17; LUC. Herm. 81, etc. || V t. de méd. 1 attaque ou état de catalepsie, MÉD. || 2 arrêt, rétention (d'humeurs, etc.) MÉD. (καταλαμβάνω).

D'où ? De ce que Heidegger nomme l'abandonnement de l'Être, *die Seinsverlassenheit*, l'Être dont le retrait laisse l'étant immédiatement disponible pour le calcul, l'utilisation et le lucratif. Si l'on se souvient que dans les *Nuées*⁷⁷, Socrate présente ces envoûtantes déesses comme dispensatrices de *κατάληψις*, définie par le Bailly comme « l'action de saisir », « d'atteindre », la « prise », mais aussi l'action de « prendre possession de », « s'emparer », et enfin « l'action de saisir par l'intelligence », la « conception », la « compréhension », on conçoit mieux le rapport entre l'ensorcellement et la saisie de l'étant abandonné par l'Être.

Ainsi, énumérant dans les *Beiträge* les nombreuses conséquences de la *Seinsverlassenheit*, Heidegger signale le recours, face à l'angoisse du Questionnement, à tant d'auxiliaires techniques dans la Fabrication sans retenue : « C'est de là que viennent le rejet du vrai savoir et l'angoisse devant le questionnement ; l'esquive de la considération ; la fuite dans les événements qui s'offrent, et la pluralité de la fabrication. »

Les Peu Nombreux et les Rares sont les poètes et les penseurs d'une Allemagne secrète en résistance spirituelle à la domination, à la *Verzauberung* et à la *katalepsis*. Parce que ces *happy-few* ne reculent pas devant l'angoisse ni devant le questionnement renouvelé, parce qu'ils ne s'intoxiquent d'aucun anxiolythique spirituel ni intellectuel, ils peuvent penser la *Verzauberung* et traverser la Machination.

⁷⁷ « Ce sont les célestes Nuées, suprêmes divinités pour fainéants. À leur libéralité nous devons jugement, dialectique, discernement, mirobalance, verbosité, puissance de choc et d'envoûtement. »

Primitives Dasein

Parce que « la Parole n'est plus que questionnement »⁷⁸, et que la *Seinsverlassenheit*, l'abandonnement de l'Être, est à la source de l'ensorcellement, celui-ci est nécessairement porté à bâillonner ce que la Parole dit en chaque mot. C'est vrai de tant de mots que nous avons appris à réécouter grâce à Heidegger, comme le mot « *alèthéia* » littéralement ensorcelé depuis des siècles par le mot « *veritas* ». Les lecteurs de Heidegger savent à quel point il ne s'agit pas dans ce mot-à-mot d'une simple querelle philologique, mais du destin même de notre monde et de sa dévastation en cours.

« Toute formulation », écrit Heidegger dans les *Beiträge* à propos du mot *Dasein*, « est ici lourde de malentendus et sans protection vis-à-vis d'eux, si ne lui échoit pas *la faveur* de ceux qui à *leur propre façon* accompagnent le travail de *questionnement*, et à *partir de là* – seulement à *partir de là* – entendent pour de bon ce qui est dit et lâchent leurs anciennes représentations. »

Il y a dans l'œuvre et dans la pensée de Heidegger une belle illustration de ce qu'il explique ici : les lourds malentendus charriés par une simple formulation, la difficulté de s'en protéger, la faveur de qui, à sa propre façon – soit la manière unique dont Heidegger chemine dans la pensée –, accompagne le travail de questionnement, et à partir de cette manière propre, en vient à abandonner ses anciennes représentations.

Nous sommes d'autant moins en dehors de notre question de l'ensorcellement que cette illustration se trouve, dans *Être et Temps*, précisément aux pages où apparaît le mot *Zauber*, au sens classique de « sortilège ».

C'est au paragraphe 17 d'*Être et Temps* consacré au « renvoi et au signe », que le *Zauber* est donné en exemple après le vent du Sud indiquant la pluie et le nœud mnémonique fait à un mouchoir. Heidegger

Man könnte versucht sein, die vorzügliche Rolle der Zeichen im alltäglichen Besorgen für das Weltverständnis selbst an dem ausgiebigen »Zeichen«-gebrauch im primitiven Dasein zu illustrieren, etwa an Fetisch und Zauber. Gewiß vollzieht sich die solchem Zeichengebrauch zugrundeliegende Zeichenstiftung nicht in theoretischer Absicht und nicht auf dem Wege theoretischer Spekulation. Der Zeichengebrauch bleibt völlig innerhalb eines »unmittelbaren« In-der-Weltseins. Bei näherem Zusehen wird aber deutlich, daß die Interpretation von Fetisch und Zauber am Leitfaden der Idee von Zeichen

⁷⁸ « Dans cet exercice préalable, la Parole n'est plus que questionnement – qui n'est pas l'œuvre intentionnelle d'un individu, pas plus que la supputation restreinte d'une collectivité ; avant tout cela, ce questionnement ne fait au contraire, tout en demeurant assigné à lui, que prendre le relais d'un envoi de signes venant de ce qui reste le plus digne de question. » *Beiträge*, p. 18 de la traduction française.

examine « l'emploi abondant que le *Dasein* primitif fait de 'signes', par exemple de fétiches et de sorts (*Fetisch und Zauber*). » (Traduction Martineau)⁷⁹

Les malentendus ne résident nullement ici dans le raisonnement de Heidegger, qui demeure prudemment au conditionnel : « On pourrait être tenté d'illustrer... » («*Man könnte versucht sein...*») et ne dépareille pas la finesse et la subtilité des raisonnements de *Sein und Zeit*. Les lourds malentendus ne sont pas même dans « l'interprétation qui s'imposerait », selon laquelle, continue Heidegger, toujours au conditionnel, « pour l'homme primitif, le signe coïncide avec le montré », et « le signe est toujours le montré ». Ce qui est intégralement erroné, comme le savent bien désormais les lecteurs de Lévi-Strauss, dont évidemment Heidegger ne savait rien en 1927, de même qu'il ne pouvait connaître les descriptions de Sir Evans-Pritchard, parues en 1937 sous le titre *Witchcraft, oracles and magic among the Azande*⁸⁰. Et l'on imagine la misère, encombrée de préjugés racistes, dont pouvaient faire preuve au début du XX^{ème} siècle l'anthropologie et l'ethnologie universitaires germaniques – les seules auxquelles Heidegger avait accès.

Par ailleurs, antérieurement à ce paragraphe 17 qui reste circonspect et naturellement dénué de tout racisme, dès le paragraphe 11 d'*Être et Temps* consacré au « concept de monde naturel », Heidegger remettait en question la légitimité de l'ethnologie à nous donner quelque accès à la « quotidienneté » du *Dasein* primitif, non sans reprendre à son compte certains de ses préjugés⁸¹.

Enfin, pour être tout à fait juste, il faut préciser que Heidegger, dès la seconde partie de *Sein und Zeit*⁸², revient beaucoup plus subtilement sur la sorcellerie (*Zauberei*) des « primitifs » («*Primitiven*») et y constate, comme chez tout *Dasein*, une aptitude à l'interprétation existentielle de la mort.

⁷⁹ P. 81 de l'édition allemande, p. 119 de la traduction française de François Vezin.

⁸⁰ *Sorcellerie, oracles et magie chez les Azandé*, Gallimard 1972.

⁸¹ « Les 'phénomènes primitifs' sont souvent moins voilés et moins compliqués par une auto-explicitation du *Dasein* en question déjà amplement développée. Le *Dasein* primitif parle souvent plus directement, lui qui est dans une fusion originale avec les 'phénomènes' (au sens préphénoménologique du mot). L'appareil conceptuel qui, à nos yeux, passe peut-être pour grossier et rudimentaire peut se révéler positif par son efficacité pour dégager dans tout leur relief les structures ontologiques des phénomènes. » Et : « Mais jusqu'ici la connaissance que nous avons des primitifs est celle qui nous est proposée par l'ethnologie. Et celle-ci, dès 'réception' du matériel à étudier, se meut déjà, quand elle le trie et qu'elle l'emploie, dans des concepts et des explicitations du *Dasein* humain prédéterminés. » p. 83 de la traduction Vezin.

⁸² P. 247 de l'édition allemande.

L'interprétation existentielle de la mort est antérieure à toute biologie et ontologie de la vie. Mais elle n'est pas moins fondatrice pour toute investigation biographico-historique et ethnologico-psychologique de la mort. Une « typologie » du « mourir » comme caractéristique des états et des guises en lesquels le décéder est « vécu » présuppose déjà le concept de la mort. En outre, une psychologie du « mourir » apporte davantage de révélations sur la « vie » des « mourants » que sur le mourir lui-même, ce qui reflète simplement le fait que le *Dasein* ne meurt pas d'abord — ou même ne meurt jamais — proprement dans et par un vécu de son décéder factice. De même, les conceptions de la mort chez les primitifs, leurs conduites à l'égard de la mort dans la sorcellerie et le culte, éclairent primordialement la compréhension du *DASEIN* — de ce *Dasein* dont l'interprétation a déjà besoin d'une analytique existentielle et d'un concept correspondant de la mort.

Les lourds malentendus qui entravent le travail de questionnement ne résident pas ici dans le raisonnement, mais, comme l'exprimera Heidegger dix années après *Sein und Zeit* dans les *Beiträge*, dans une simple « formulation » : « *das primitive Dasein* ».



Femme pygmée Baka allaitant son enfant © Peter de Ruiter

Si vous consultez l'article « *primitiv* »⁸³ dans un bon dictionnaire d'allemand, vous y trouverez associée une série de termes non seulement plutôt tendanciellement péjoratifs — *einfach* (simple), *ursprünglich* (initial, à l'origine), *roh* (cru, grossier), *dürftig* (pauvre), *armselig* (misérable), *naiv*... — mais surtout qui ne s'appliquent *en rien* aux êtres humains dont il est censé s'agir.

Les Pygmées Baka du « *Kamerun* » — région colonisée de manière ordurièrement raciste par les Allemands de 1884 jusqu'à 1918 — ne sont ni simples, ni initiaux, ni premiers ni derniers, ni naïfs, ni misérables.

⁸³ « **primitiv** Adj. 'ursprünglich, urtümlich, auf einer frühen Entwicklungs - bzw. Kulturstufe stehend', dann (in häufiger und breiter Verwendungsweise) auch 'einfach, roh, dürftig, armselig, naiv', entlehnt (18. Jh.) aus gleichbed. frz. *primitif*, das auf lat. *primitivus* 'der erste in seiner Art', mlat. 'ursprünglich', zurückgeht; zu lat. *prīmus* 'der erste, vorderste' (s. prima). — **Primitivität** f. 'Ursprünglichkeit, Einfachheit, Dürftigkeit' (1. Hälfte 20. Jh.); vgl. frz. *primitivité*. » *Das Digitale Wörterbuch der deutschen Sprache*

Comment le sais-je, moi qui n'en ai jamais rencontré un seul ni n'ai jamais lu quoi que ce soit les concernant ? « Par voie d'observation directe sur le pont de la rivière Hao », pour le dire à la fine manière de Tchouang-tseu répondant à Huei-tseu concernant sa connaissance de la « joie des poissons ». Dit autrement, je sais que les Baka ne sont pas primitifs parce que, les concernant, aucune formulation lourde de malentendus ne m'ensorcelle, parce que j'ai l'oreille fine (*spürohr*), et que lorsque j'entends cela (*chant traditionnel baka joué sur un smartphone devant l'audience*), tout est dit. Cela n'a rien à voir avec un « antiracisme » de convention et toujours de façade. Ce n'est pas par antiracisme qu'il faut dénier aux Bororos ou aux Kwakiutl, aux Inuits ou aux Zandés le qualificatif de « primitifs », comme à tous les Daseins possibles et imaginables!

« Même une *description* », écrit Heidegger au chapitre 80 des *Beiträge*⁸⁴ est déjà une 'interprétation', quelque chose en tant que 'couleur', en tant que 'son', en tant que 'grandeur'. Différence entre interprétation et interprétation. *Interprétation de la science physique !* Qu'est-ce qui est 'plus sûr' ? La description directe, naïve, ou bien l'expérimentation exacte ? La première ! parce qu'elle présuppose 'moins' de théorie ! »

Un seul mot en l'occurrence, un mot à l'écoute duquel il néglige de se mettre, sans doute parce qu'il ne l'entend pas, qu'il l'emploie littéralement sans y penser, obstrue chez Heidegger d'emblée toute entente possible du rapport entre « renvoi et signe » chez le Dasein dont il est question, lequel, du coup, n'est pas questionné. Un seul petit mot, d'origine française et de racine latine, « *primitiv* », fait obstacle à l'effort inédit apporté par Heidegger dans *Sein und Zeit*, réinventant le mot *Dasein* pour ne pas tomber dans les ornières des préconceptions séculaires attachées au mots « homme » et « être humain ». Or qu'un seul mot puisse ensorceler la pensée, c'est précisément la magnifique pensée de Heidegger consacrée à la Parole et au Questionnement qui nous permet le mieux de le comprendre.

Cela étant dit, comme Heidegger n'est pas n'importe qui, qu'il chemine réellement dans la pensée, il finira par lâcher ces anciennes représentations lestées de leurs lourds malentendus⁸⁵ pour comparer, sur un mode poétique, non plus scientifique ni philosophique, ceux qui questionnent avec ceux qui figurent par excellence les victimes du ravage de la Technique

⁸⁴ P. 194 de la traduction française.

⁸⁵ Malentendus de l'ethnologie et de la psychologie, dira-t-il en 1935 dans *Introduction à la Métaphysique*, qui assimilent le commencement de l'histoire à « ce qui est primitif et arriéré, maladroit et faible », et dans les *Beiträge* « le 'primitif' » – mis désormais entre guillemets – à « ce qui n'a pas été dompté et reste sans avenir ».

occidentale : « La pensée authentique, celle qui annonce la révélation originelle (*Ur-kunde*) de l'Être ne vit plus que dans des 'réserves'. (Peut-être parce que de par sa provenance elle est aussi ancienne qu'à leur manière les Indiens.) Face à la pensée calculante qui agit à partir de son utilité et de ses succès, qui envoûte l'esprit du temps et se voit ainsi renforcée dans sa 'vérité', la pensée méditante ne peut plus émerger de façon immédiate. »⁸⁶

Ces lignes, issues des *Esquisses tirées de l'atelier*, précèdent juste la phrase que j'ai citée plus haut sur la « quête d'aucune trace » (*keine Spur mehr spüren*). Ce n'est pas par hasard.

Les « Questionneurs », ceux que Heidegger qualifie, dans le chapitre 5 des

Für die Seltenen, die den höchsten Mut zur Einsamkeit mitbringen, um den Adel des Seyns zu denken und zu sagen von seiner Einzigkeit.

Beiträge où la *Bezauberung* fait son apparition, les Peu Nombreux (*die Weltigen*) et les Rares (*die Seltenen*) sont « dotés de ce comble de courage qui permet d'être seuls pour pouvoir penser la noblesse de l'Être (*den Adel des Seyns*), et parler de ce qu'il a d'absolument unique. »

Quand Heidegger explique que la pensée authentique partage avec les Indiens une ancienneté de provenance, c'est aussi à la « noblesse de l'être » qu'il songe, ce que Pindare appelle *phua*⁸⁷, « ce que quelqu'un est déjà originellement et véritablement : l'ayant-été-étant-déjà, à la différence des fabrications et des agissements obtenus par force et ayant un caractère forcé. L'Être a la détermination fondamentale du noble et de la noblesse (c'est-à-dire de ce qui a, quant à son essence, une haute origine, et repose en elle). »

φύη, ἥς (ῆ) I croissance, particul. croissance d'un corps bien proportionné, belle prestance, en parl. de l'homme, IL. 1, 114; 2, 58; 7, 210; 22, 370, etc.; OD. 5, 212; 6, 152; 8, 134, etc.; HÉS. O. 129, Sc. 38 (touj. à l'acc.); en parl. d'animaux, PD. P. 4, 419; de fleurs, MOSCH. 2, 36, etc.; de choses, en gén. SPT. Neh. 4, 7; p. ext. : 1 beauté, THCR. 22, 160 || 2 fleur de l'âge, PD. O. 1, 109 || II nature, caractère, PD. O. 2, 154; N. 1, 38; I. 7, 32, etc. || III race, A. PL. 183 || ➤ Dor. φύά [ᾱ] PD. ll. cc.; EUR. El. 461 (φύω).

La rhétorique de cowboy

L'Ensorcellement envahit tout. Les termes borgnes, les appellations hémiplégiques, les ententes assourdies de sa rhétorique ratiboisante s'insinuent partout sans acception de personnes.

⁸⁶ *Esquisses tirées de l'atelier*.

⁸⁷ *Introduction à la Métaphysique*, p. 110. *Phua*, variation de *phuè* : « croissance d'un corps bien proportionné », « belle prestance » ; « beauté », « fleur de l'âge » ; « nature », caractère » ; « race ». Bailly

Il suffit d'un seul mot, écrit ou prononcé *sans y penser* – comme on dit judicieusement – pour vous expulser de ce dont il s'agit, pour que vous n'ayez d'autre choix que de parler depuis l'autre côté du langage, non pas au sens où l'on est d'origine étrangère à ce dont il s'agit, mais au sens où l'on s'est exclu de ce que le mot a à nous dire parce que l'on s'est d'emblée interdit, en l'employant, de le questionner.

J'appelle cela la *rhétorique de cowboy*, cette manière ensorcelée de ne pas entendre ce que la Parole dit en chaque mot. Cela ne revient pas à méconnaître la signification d'un mot, mais au contraire à le baïllonner d'une signification qu'il ne dit pas.

Quand une rhétorique de cowboy, s'appuyant sur une erreur de sextant et de portulan datant du XV^{ème} siècle, qualifie d'« Indiens » des peuples extraordinairement divers, vivant de toute éternité en Amérique du Nord, elle bafoue leur noblesse, elle souille leur provenance, elle systématise le déracinement de leur Être – ce qu'eux-mêmes n'ont jamais désigné ainsi mais dont la haute origine ne fait nul doute pour qui questionne ces cultures, ces sociétés, ces spiritualités magnifiquement complexes, subtiles et raffinées.

Quand une rhétorique de cowboy qualifie de « Pré-socratiques » les Présocratiques, elle s'interdit de parler de ce qu'ils ont d'absolument unique et par conséquent d'étudier comme il convient – c'est-à-dire comme *elles-mêmes* nous y convient – la parole d'Héraclite, celle de Parménide ou d'Anaximandre. Dans le simple mot « présocratique », c'est déjà l'oubli de l'Être et la *Machenschaft* qui s'énonce. La rhétorique de cowboy se saisit et s'ensorcelle d'un seul mot artificiellement « fabriqué », au sens propre de la *Machenschaft* et, consciemment ou non, elle en dispose comme d'une pancarte, d'un paravent, pour obstruer tout accès à une réalité qu'elle entend nier et annihiler.

Quand une rhétorique de cowboy appelle « noir », « negro » ou « black » un homme ou une femme d'origine africaine, elle apporte dans les sacoques de ce simple mot, préalablement à toute autre considération, tout le *fatum* de l'esclavage et le séculaire fatras de l'incommensurable humiliation. Les « Noirs » ne sont pas plus noirs que les « Blancs » ne sont blancs, pour la simple raison que Dieu n'a pas colorié les êtres humains avec des feutres... Mais ce que ma fillette de cinq ans et demi a déjà compris, aucun raciste ne saurait l'envisager, car, comme dit

Heidegger dans *Qu'appelle-t-on penser?*⁸⁸ : « Avec des aveugles, nul ne peut discuter des couleurs. Mais il y a pire que la cécité : c'est l'aveuglement, qui croit qu'il voit – et qu'il voit de la seule façon possible – quand c'est pourtant cette croyance où il est qui lui bouche toute vue. »

La rhétorique de cowboy est l'esperanto sans espoir, le volapück sans poésie des Temps modernes. Elle bavarde d'autant plus qu'elle est sourde, aveugle, s'accompagne d'une brutalité sans borne, allant dans ses représentations et ses agissements de la simple grossièreté et du manque de tact jusqu'au génocide.

La rhétorique de cowboy est la langue universelle de l'Enfermement, c'est-à-dire aussi celle du *Gestell*. Elle ne se limite pas à des considérations ethnologiques ni au racisme verbal. Dans *Qu'appelle-t-on penser ?* Heidegger évoque les abréviations dont sont coutumiers les étudiants, signes, explique-t-il, « de la puissance grandissante de la pensée à voie unique » : « La désignation 'Fac' n'est ni fortuite ni inoffensive. Peut-être même est-il dans l'ordre que vous entriez et sortiez de la 'Fac' et que vous empruntiez vos livres à la 'B.U.'. La question demeure seulement de savoir quel ordre s'annonce dans la contagion de cette façon de parler ? Peut-être est-ce un ordre dans lequel nous sommes entraînés et auquel nous sommes abandonnés par Cela qui se retire devant nous? »

Quel ordre s'annonce dans la formule « S.D.F. » ? Cette personne qui survit misérablement dans la rue, à qui nous ne prêtons plus attention, n'a strictement rien d'un « Sans Domicile Fixe ». La rhétorique de cowboy, en affublant ce pauvre hère de ces trois lettres, veut simplement assourdir la réalité de son existence expropriée par l'inaltérable cruauté de l'ordre néolibéral triomphant.

La « contagion d'une façon de parler », les automatismes langagiers de cowboy n'impliquent pas nécessairement d'animosité. Ainsi, André Préau n'a probablement vu aucun mal lorsque, traduisant *Le Principe de raison*, et tombant sur la phrase : « Cette transformation de la pensée, nous n'y arriverons ni par une théorie de haut vol, ni par quelque sorcellerie... », il a décidé de rendre la formule « *irgendeine Hexerei* » – soit « quelque sorcellerie », de *Hexe*, « sorcière » –, en... « quelque opération cabalistique » ! Pour traduire de la sorte, nul besoin d'être antisémite. Il suffit qu'une rhétorique de cowboy s'exprime à votre place et, *sans même*

⁸⁸ P. 162 de la traduction française.

que vous y songiez, qu'elle ait d'emblée imaginé un quelconque rapport entre la sorcellerie et la cabale, entre le diabolique et la mystique juive.

Parler des Juifs depuis un autre lieu spirituel et intellectuel que le judaïsme, quel qu'il soit, quelle que soit sa légitimité propre (autre religion, sociologie, histoire, psychanalyse, philosophie, géo-politique...), que l'on soit juif ou pas, philosémite ou antisémite (les indifférents sont introuvables, hélas!), c'est se condamner au fantasme et à l'*errance*, ce qui, vous me l'accorderez, n'est pas peu ironique !

« Les Juifs », c'est au mieux une métaphore, au pire une invective. Il n'y a pas davantage de figure incarnable du Juif qu'il n'y a de figure incarnable de Hamlet. Il existe des milliards de névrosés procrastinateurs, mais aucun d'entre eux n'est le Hamlet de Shakespeare. Ce n'est pas très compliqué à comprendre. Les Juifs – moi, vous (que vous le soyez ou non), extirpés du Texte dont ils sont nés, dissociés de l'herméneutique génialissime qui fonde et fait battre le cœur de cette religion si méconnue qu'est le judaïsme, qu'ils se nomment Kafka, Freud, Marx, Einstein, qui vous voudrez, bon ou mauvais juif –, « *lesjuifs* », ça n'existe pas.

Et c'est sur cette « inexistence » que se fonde et prospère, concernant « les juifs réels » – comme dit comiquement Lyotard de qui je vais traiter maintenant –, ce que j'appelle l'Ensorcellement.

Lyotard, ou l'arroseur arrosé de l'amnésie

Heidegger n'avait nul moyen d'entendre ce que le mot « Juif » a à dire. Les Juifs n'étaient pas pour lui un nom propre jailli de la Bible qui entre en résonance vibratoire avec tous les autres mots de ce texte. Ils étaient, indépendamment de toute sympathie ou antipathie, une « catégorie », exactement comme ils le sont pour Lyotard qui les guillemétise – ou les goymétise – en croyant par cette relativisation échapper aux clichés, ou pour Peter Trawny qui déguillemétise ce « concept collectif », dont il s'imagine désinfecter ainsi l'emploi⁸⁹.

« *Katêgoria* », explique Heidegger « nous le traduisons par déclaration, et nous ne saisissons assurément pas, même ainsi, sa pleine signification en grec : *kata-agoreuein*, sur

⁸⁹ « Pour nous, aujourd'hui, l'usage de tels concepts collectifs est devenu problématique. » *Heidegger et l'antisémitisme*.

l'*agora*, dans le débat juridique public, accuser quelqu'un en pleine face d'être « celui-là » qui...; de là suit la signification plus large : déclarer quelque chose comme ceci ou cela, et de telle sorte que dans la déclaration et par elle, ce qui est déclaré est posé dans la publicité et l'ouvert, dans le manifeste. »⁹⁰

Contrairement aux philosémites et antisémites modernes, la pensée juive ne catégorise jamais les juifs. « Tout homme qui refuse le culte des idoles est *appelé* Juif », exprime le traité *Meguilah* du Talmud.

Voyons d'un peu près comment fonctionne l'ensorcellement catégorique et la rhétorique de cowboy chez les philosophes, en commençant par l'essai de Jean-François Lyotard paru en 1988 dans le sillage de l'affaire Farias : *Heidegger et « les juifs »*.

« Les juifs » guillemetisés de Lyotard sont une construction fantasmatique dont les clés sont délivrées en fin de volume. On apprend alors que ses « juifs » guillemetisés sur lesquels il péroré depuis 150 pages, se condensent en cinq Juifs allemands qu'il affectionne – il les abhorrerait que cela reviendrait au même, du point de vue du fantasme : « Freud, Benjamin, Adorno, Arendt et Celan, les grands Allemands pas allemands, les juifs pas juifs, qui ne questionnent pas seulement mais trahissent la tradition... ».

Mais non moins fantasmatiques sont ceux qu'il qualifie d'emblée de « juifs réels » – lesquels constitueraient l'avèrs de ses « juifs » guillemetisés –, conçus sous la seule figure embarrassée des victimes de l'antisémitisme. « L'Europe ne sait qu'en faire », écrit Lyotard ; le problème c'est que lui non plus⁹¹. N'ayant d'autres références que ses études philosophiques mal digérées, sourdine au vrai judaïsme, c'est-à-dire à la pensée juive, Lyotard ne peut que partager la syntaxe ensorcelée de l'antijudaïsme, au point que « les juifs » guillemetisés deviennent brusquement dans son texte la manière dont les antisémites les qualifient : « L'Europe a, depuis le christianisme, cru mettre au dehors d'elle cette affection indicible en la nommant : 'les juifs', et en la persécutant. »

Bien davantage que les « Carnets noirs », l'essai de Lyotard exhibe de nombreux symptômes de « l'ensorcellement ». Ils sont en l'occurrence assortis d'une sympathie

⁹⁰ « Ce qu'est et comment se détermine la *phusis* », *Questions I et II*

⁹¹ « Ce qu'il y a de plus réel dans les juifs réels, c'est que l'Europe, au moins, ne sait qu'en faire : chrétienne, elle exige leur conversion, monarchique, les expulse, républicaine les intègre, nazie les extermine. »

pour « les juifs » (au sens propre, il partage le *pathos* qu'il leur assigne fantasmatiquement), qu'il définit métapsychologiquement (son guide de lecture étant le *Moïse* de Freud !) comme soumis à une « misère » (c'est son mot, récurrent) destinale, à laquelle leur Dieu impossible les aurait féroce­ment soumis depuis l'Exode (c'est à peu près son unique référence biblique). Aucune allusion pertinente au fait que les Juifs autant que leur Dieu sont issus d'un Texte, ni à ce que donnerait à « lire » précisément ce texte qu'il prétend « illisible ». Sa méconnaissance est aussi crasse en la matière que celle de Heidegger ou de tant d'autres intellectuels français et allemands. Tel est là son point de cécité, son péché d'« oubli », ironie délicate quand on sait que tout son essai s'articule autour de cette notion : l'oubli.

La fable de Lyotard (son « hypothèse » écrit-il⁹²) repose sur l'idée, simpliste, que les Juifs sont le refoulé originaire et perpétuel de l'inconscient occidental⁹³... C'est faire reposer sa notion des Juifs sur une idée occidentale (la théorie freudienne), qui elle-même oublie et refoule ce qu'est le Texte du judaïsme : il est notoire que Freud ne lisait pas l'hébreu de la Bible que lui avait transmise son père, ce dont témoigne la catastrophe inconsciente de son *Moïse*.

La thèse de Lyotard, c'est que les Juifs *incarnent* à leur corps et âme défendant le refoulement de toutes les autres nations et d'eux-mêmes, de sorte qu'ils figurent proprement l'insupportable, l'oubli qui ne se laisse pas oublier, puisque ce sont eux qui l'incarnent : « Âmes oublieuses, comme toutes », continue Lyotard, « mais à qui l'Oublié ne cesse de revenir rappeler son dû. Non pas se rappeler pour ce qu'il a été et qu'il est, car il n'a été et n'est rien mais se rappeler comme ce qui ne cesse de s'oublier. Et ce *cela* n'est pas un concept ni une représentation, mais un 'fait', un *Factum* (*Kant Critique de la Raison Pratique* 31) : c'est qu'on est obligé, dû à la Loi, en dette. C'est l'affection de ce 'fait' que le non-lieu persécute. »

Ces sornettes philosophales méconnaissent ce que les Juifs disent aussi bien de l'Oubli que du « Lieu » (surnom de leur Dieu...), de la Mémoire, de la Dette et du Rappel dans leur immense bibliothèque de textes propres que Lyotard, arroseur arrosé de l'amnésie, a manifestement oublié de consulter – reproche qu'il fait nonobstant à Heidegger !

Or La pensée juive a une bien plus riche et profonde conception de l'oubli que la théorie

⁹² « 'Les juifs', selon mon hypothèse, attestent que la misère de l'esprit, sa servitude à ce qui est inaccompli, lui est constitutive. »

⁹³ « Le nom de ce qui est maudit, 'juifs', que l'Occident a donné à l'angoisse inconsciente. »

du refoulement freudien, qui ne concerne en rien la fête de la pensée :

« C'est sous l'écorce de l'oubli que croît dans sa puissance la forme du souvenir. » Rabbi Pinhas de Korez.

« Garder mémoire signifie: méditer l'oublié. » Martin Heidegger

« Pourquoi Dieu est-il désigné sous le nom de *Maqom*, c'est-à-dire 'le lieu'? demanda-t-on à Rabbi Pinhas. Il est certes le lieu du monde; mais alors pourquoi ne pas le nommer ainsi, au lieu de ces seuls mots: 'le lieu'? Le Maître répondit: 'L'homme a pour unique devoir de pénétrer en Dieu de telle sorte que Dieu de tous côtés l'entoure et ainsi soit son lieu.' » Rabbi Pinhas de Korez

« L'essence du lieu consiste à maintenir chaque fois rassemblé, en tant que 'où', le cercle de tout ce qui, en une co-appartenance, fait partie de lui et a sa place 'en' lui. Le lieu tient originairement rassemblé ce qui s'entre-appartient et est ainsi le plus souvent une multiplicité de lieux, reliés les uns aux autres par leur co-appartenance, ce que nous nommons un site <Ortschaft>. » Martin Heidegger

Tout l'essai de Lyotard regorge de généralisations abusives et imbéciles, au point de confiner au *name-dropping* et à la *theory-dropping*, destinées à n'impressionner que les ânes⁹⁴. En ensorcelé bavard philosophal, il s'égaré longuement dans des comparaisons approximatives et évasives où l'on chercherait en vain le moindre rapport avec les Juifs⁹⁵. Puis, avec ses gros sabots, il finit par s'attacher à la métapsychologie freudienne, laquelle est son accès exclusif à ce qu'il croit être les Juifs, soit « cet étranger dans la maison »⁹⁶.

Tout occupé à placer ses « juifs » sous le joug de ce qu'il appelle « l'Oubli » et le « refoulement », Lyotard ne s'aperçoit pas qu'il tombe lui-même dans la trappe qu'il essaie d'analyser (avec de longues références hors-sujet à Kant, Adorno, Lacan, Freud...), cette

⁹⁴ « L'hypothèse freudienne (et proustienne)... » ; « La psychanalyse, la recherche du temps perdu, ne peut être, comme la littérature, qu'interminable. Et comme la véritable histoire, celle qui n'est pas historicisme, mais anamnèse. Qui n'oublie pas que l'oubli n'est pas une défaillance de la mémoire, mais l'immémorial toujours 'présent', jamais ici-maintenant, toujours écartelé dans le temps de conscience, chronique, entre un trop tôt et un trop tard. »

⁹⁵ « La décision d'analyser, d'écrire, d'historiciser, se prend selon des enjeux différents, certes, mais se prend en tout cas contre cette masse, sans forme, pour lui donner forme, lieu dans l'espace, moment dans la suite temporelle, qualité dans le spectre des qualifications, représentation sur la scène des imaginaires et des phrases . »

⁹⁶ « Il faut 'expliquer' qu'il puisse y avoir (eu) cet étranger dans la maison. Trouver une 'raison' à son entrée clandestine et à son séjour ignoré. Freud l'a cherché de divers côtés, la scène d'une séduction perpétuée sur l'enfant, dans l'ordre ontogénétique, et plusieurs versions d'un événement phylogénétique (y compris les dernières glaciations...). »

chasse-trappe consistant à oublier d'écouter et d'entendre *ce que les Juifs disent d'eux-mêmes* dans leurs propres textes (il serait peut-être temps de s'apercevoir qu'ils sont les mieux placés), ces textes que Lyotard a évacués d'emblée. Il qualifie en effet rapidement – non-judaïquement – « le judaïsme » de « religieux », de même qu'il qualifie, tout aussi erronément, la « pensée juive » de « philosophique ». « Ils sont la population des âmes » écrit-il encore, « à qui l'écriture de Kafka, par exemple, n'a donné abri que pour mieux les exposer à leur condition d'otages. » À moins de ne considérer les « Juifs » que comme des spectres captifs, cette formule ne veut strictement rien dire.

Dès lors, la vision misérabiliste que Lyotard *se fait* des juifs fonctionne sur le mode de la *Projektion* freudienne, exactement comme l'essai de Trawny est irradié à son insu de la *Kontamination* qu'il hallucine chez Heidegger. « Comment cette pensée (de Heidegger) » écrit Lyotard, « tout attachée à rappeler ce qu'il y a d'oubli (de l'être) dans toute pensée, dans tout art, dans toute 'représentation' du monde, a-t-elle pu ignorer la pensée 'des juifs' qui en un sens ne pense, n'essaie de penser, que ça. »

Or, comme Lyotard a aussi peu médité la pensée de Heidegger que la pensée juive qu'il résume de manière aberrante à Lévinas et Kant⁹⁷, il fait appel, pour combattre l'oubli et le refoulement, à l'historiographie, ce qu'il nomme « l'histoire-science », sans craindre le ridicule et sans songer, surtout, à la connotation freudienne de cette « résistance » à l'oubli qu'il invoque de ses vœux : « L'histoire-science peut résister à l'oubli logé dans l'histoire édifiante, l'empêcher de 'raconter des histoires', opposer une espèce de politique de la petite vérité contre la grande politique, critiquer l'illusion inévitable dont est victime la 'conscience' (largement inconsciente-préconsciente) quand elle prétend s'emparer du passé... »

C'est dommage que Lyotard n'ait pas attendu la publication des *Beiträge* en 1989. Peut-être aurait-il appris et compris (on peut toujours rêver) quelle imposture « publicitaire » désigne l'artefact technique d'une « histoire-science » : « Au fur et à mesure que se rigidifie toujours plus la pleine essence fabricatoire et technique de toutes les sciences, la différence entre sciences de la nature et sciences de l'esprit – différence d'objets et de méthodes – va toujours plus s'amenuiser. Les premières vont devenir des composantes de la technique des machines et des

⁹⁷ « Cette question - que j'appelle 'juive', qui est clairement celle d'un Lévinas, mais aussi du Kant de la deuxième *Critique*... »

institutions où ces dernières trouvent à s'affairer; les secondes vont s'élargir pour devenir une science du journalisme d'ampleur gigantesque, où le 'vécu' de chaque jour trouvera sa permanente interprétation dans le style de l'historiographie – interprétation elle-même diffusée aussi vite et aussi mémorablement que possible dans le cadre d'une *publicité* à l'usage de tout le monde. »⁹⁸

Le reproche, et même le « scandale », que croit pouvoir faire Lyotard à Heidegger est d'autant plus ridicule que lui-même n'a aucune idée claire de ce que pense « la pensée des juifs », qu'il réduit d'ailleurs toujours à « l'Europe ». Il le manifeste constamment dans cet essai, de sorte qu'on ne peut s'empêcher de s'exclamer à chaque page : *Quel rapport avec les Juifs !* « Les 'Français', depuis longtemps, par Rimbaud, Mallarmé, Flaubert, Proust, Bataille, Artaud, Beckett, – par ce qu'ils appellent 'écriture' – attestent que la littérature (pour ne parler que d'elle) n'a jamais eu pour objet véritable que de révéler, représenter en mots, ce qui manque à toute représentation, ce qui s'y oublie. »

Les « juifs », puis les « Français », puis Lacan, puis Kant, puis Freud⁹⁹, ça fait beaucoup de monde à penser exclusivement l'Oubli.

Puis, bien vite, Lyotard en vient à son second leitmotiv pervers pour qualifier « les juifs », celui de la « misère »¹⁰⁰. L'interprétation de Lyotard, la fable misérabiliste des juifs qu'il se compose, ne correspond que très approximativement et d'ailleurs erronément au Texte même dont son écos les Juifs – qu'il réduit vaguement et très abusivement à « la Loi ». Cette interprétation *compassionnelle* du destin juif (il souffre de leur souffrance fantasmée jusqu'à prétendre que leur Dieu « est douleur »), est aussi biaisée que l'interprétation antipathique de l'antijudaïsme traditionnel.

Obnubilé par l'oubli métapsychologique que « les juifs » incarneraient et symboliseraient,

⁹⁸ P.183 de la traduction française.

⁹⁹ « Pour faire entendre posément la différence entre un oubli représentatif, remédiable, et l'oubli qui déjoue toute représentation, il ne serait pas vain de relire conjointement, mais en préservant avec scrupule les écarts immenses, les incommensurabilités qui les séparent, le texte kantien de l'esthétique et le texte freudien de la métapsychologie. Ce que, somme toute, Jacques Lacan a commencé. Plus précisément, oser avancer que comme le beau est au sublime, le refoulement secondaire est au primaire. Et cela quant à la matière ou qualité de la donnée kantienne ou de l'excitation freudienne, quant à la capacité de synthétiser chez Kant et d'associer chez Freud, quant à la forme spatio-temporelle ici ou à la 'formation' ics-pcs là ; et justement quant à la façon dont le sublime kantien ou la *Nachträglichkeit* freudienne ne se laisse pas inscrire dans la 'mémoire', serait-elle inconsciente. »

QUEL RAPPORT AVEC « LES JUIFS » !!!

¹⁰⁰ « L'âme est excédée : dépossédée, dépassée, excisée, par et de ce quelque chose. L'infirmité constitutive de l'âme, son enfance ou sa misère. » ; « ce rôle d'une terreur immanente non identifiée comme telle, irreprésentable, d'un affect inconscient et d'une misère intraitable à toute médecine. » ; « la misérable souffrance qui fait de tout corps-âme individuel, social, un enfant. »

Liotard le qualifie encore d'« affection », puis, descendant d'un degré dans la morbidité misérabiliste, d'« état de mort dans la vie de l'esprit »¹⁰¹.

Et quand il se prend à décrire l'âme juive, on nage en plein fantasme, le misérabilisme et la compassion emphatique dissimulant mal une forme d'animosité quant à l'« arrogance » juive, « souriante et dure », qui « néglige le monde sauf quant à sa douleur »¹⁰². Comme dit Heidegger¹⁰³, « ces sortes de louanges qui viennent d'en bas sont toujours des outrages. »

Significativement, lorsqu'il évoque le cœur de la foi juive, son Dieu (que ce lacanien au petit pied surnomme « l'Autre »), son Livre ou son Étude, Lyotard s'ensorcelle aussitôt, parlant d'un « dieu du livre illisible », de « ce qui n'est pas inscrit, faute de surface inscriptible », d'un « peuple trop perclus de pré-occupations, d'idolâtries et même d'études », ces « études » qu'il ne sait assimiler à rien d'autre que « le ressassement »¹⁰⁴.

Liotard s'enferme dans ses analogies hors-sujet entre le sublime kantien dans la *Critique de la faculté de juger* et la *Nächtlichkeit* chez Freud. Il décrypte ses « juifs » à partir de ses obsessions philosophiques. Ce n'est pas que ce soit inintéressant ou inepte (ça l'est, pour tout dire), c'est que cela demeure une pure construction fantasmatique misérabilisante que tout, dans la pensée juive, contredit. Le Juif extirpé du judaïsme (donc de la pensée juive), c'est toujours le « juif » du fantasme antisémite, ou, au mieux, du fantasme sympathisant du non-juif.

Du point de vue de l'ensorcellement, c'est *idem*.

Je pèse donc mes mots : l'essai *Heidegger et « les juifs »* de Jean-François Lyotard est, sous son masque philosophico-freudo-lacano-kantien, aussi profondément délirant que *La France juive* de Drumont. L'arroseur arrosé de l'amnésie ne se rend pas compte à quel point sa conception des Juifs, de leur Dieu et de leur Livre, est bourrée de préjugés non-juifs (n'ayant

¹⁰¹ « Mais ce qui n'est pas inscrit, faute de surface inscriptible, faute d'une durée et d'un lieu où l'inscription se situe, – cela qui n'a pas de place dans l'espace et le temps de la domination, dans la géographie et la diachronie de l'esprit fort de soi, parce qu'il n'est pas synthétisable /.../ cela reste présent 'seulement' comme une affection qu'on n'arrive même pas à qualifier, comme un état de mort dans la vie de l'esprit. »

¹⁰² « L'Europe a, depuis le christianisme, cru mettre au dehors d'elle cette affection indicible en la nommant : 'les juifs', et en la persécutant. Mais du côté 'des juifs', l'absence de représentativité, l'absence d'expérience, l'absence d'accumulation de l'expérience (pourtant multi-millénaire), une innocence intérieure, souriante et dure, arrogante même, qui néglige le monde sauf quant à sa douleur... »

¹⁰³ *Qu'appelle-t-on penser ?*

¹⁰⁴ « Peuple impréparé à la révélation de l'alliance, toujours trop jeune pour celle-ci. Et par là même bien trop vieux, trop perclus de pré-occupations, d'idolâtries et même d'études pour accéder à la sainteté requise par la promesse. Coincé entre la prophétie et le ressassement. On se rappelle tout le temps que ça arrivera, et ce qui arrive est seulement qu'on doit se le rappeler. »

aucun accès au Texte), et décrivant avec les yeux des idées ce que les Juifs, eux, conçoivent depuis toujours avec les oreilles de leur pensée¹⁰⁵.

La seconde partie de l'essai de Lyotard est consacrée à Heidegger. Le titre de son livre, divisé en réalité en deux tronçons, est trompeur, aguicheur, et participe d'une forme d'imposture. La seconde partie est à de rares occasions *assez* juste, principalement dans l'idée que le brouhaha spectaculaire de l'« affaire Heidegger » n'est pas sans indiquer un retour de refoulé de l'incontestable discrétion (à une ou deux phrases près) de Heidegger concernant la tentative d'extermination des Juifs d'Europe, et son probable échec à la penser.

Mais il est patent aussi que Lyotard ne connaît pas bien la pensée de Heidegger ; sans compter qu'il n'a pu lire de nombreux textes cruciaux de la *Gesamtausgabe* parus après le sien. Il est indifférent, voire hostile, à la démarche herméneutique de Heidegger, qu'il assimile idiotement à un « impensé paysan », avec des raccourcis et des amalgames aussi absurdes que ceux qu'il utilise pour parler des « juifs ». Il est sous la coupe de ses lectures de Lévinas, de Lacan, et de Steiner bien davantage que de Heidegger. Lyotard a tous les défauts des philosophes français. Il est mal influencé par Lacan, qui avait au moins, lui, une vraie personnalité de pensée et de style, alors qu'on ne distingue chez eux que la trace mal digérée de leurs mauvaises lectures (le maoïsme, le freudisme, le lévinassisme, etc.) ! »

Au fond, sa seule phrase impeccable est la suivante : « Sous d'autres noms, le 'nazisme' en Occident persévère. » À quoi il faut ajouter que c'est grâce à Heidegger qu'on peut aujourd'hui le mieux s'en rendre compte.

Un tramway nommé Trawny

Le petit essai de Peter Trawny – au titre français non moins racoleur que celui de Lyotard : *Heidegger et l'antisémitisme*¹⁰⁶ – est une autre divertissante illustration des aberrations intellectuelles où peut conduire l'ensorcellement et la rhétorique de cowboy. Il confirme la véracité de la phrase de Nietzsche, citée par Jean Beaufret : « *Die deutsche Universität ist tot* »,

¹⁰⁵ « L'affection 'juive' ne donne aucune matière à révolution, d'abord parce qu'elle n'a pas plus de lieu et de moment que l'affect inconscient (elle est hors espace-temps, même 'historiaux'), surtout parce qu'il n'y a pas de bonne manière d'être otage, et qu'on ne peut rien être d'autre. »

¹⁰⁶ En allemand original: *Heidegger und der Mythos der jüdischen Weltverschwörung*.

l'université allemande est morte. Nous venons de constater que le cadavre de l'Université française n'est pas enterré très loin.

Peter Trawny commence par faire le choix inverse de Lyotard, ôtant très vite les guillemets à ses Juifs et autres « concepts collectifs », afin de « servir », explique-t-il, « la lisibilité d'un texte qui déborde déjà de guillemets ». On va voir que pour servir la « lisibilité », Trawny s'est abstenu de bien d'autres choses, en particulier de penser.

En voici un premier exemple patent :

Trawny évoque l'association faite par Heidegger entre les Juifs et le « principe racial ». Il pose alors naïvement la question de savoir s'il « pourrait y avoir un 'racisme juif' »¹⁰⁷. *Natürlich !* Le tramway nommé Trawny ignore apparemment que cette expression, « racisme juif », est un lieu commun des idéologues antisémites depuis au moins deux siècles, lieu-commun crétin qui ne fait que moderniser le vieux reproche fait aux Juifs dans l'Antiquité de « séparatisme » et d'exclusivisme. Citant un collègue zombie de la défunte université allemande, l'« historien du racisme » Christian Geulen, de Koblenz, Trawny définit le racisme comme une activité « visant à fonder théoriquement et à établir pratiquement soit des limites à l'appartenance déjà constituées, soit de nouvelles limites ». Cette définition « scientifique » du racisme est en soi d'une rare débilité. Comme si une communauté humaine, quelle qu'elle soit, Inuits ou Papous, Français ou Allemands, Chinois ou Bantous, ne posait pas des limites « théoriques » (le lieu de naissance, la langue, les ancêtres) et pratiques (la possession d'un passeport, une scarification particulière) entre elle-même et tout ce qui n'est pas elle.

« En ce sens », continue Trawny qui croit marcher sur des œufs mais n'en fait pas moins une omelette de clichés antisémites, « l'auteur <Geulen> évoque le fait que le judaïsme connaissait assurément (*sic*) une 'structure d'image asymétrique quant à soi et à l'étranger' (*eine "asymmetrische Selbst- und Fremdbildstruktur"*)... » Puis, nouvelle station de son petit tramway, Peter Trawny conclut benoîtement : « C'est une question de psychologie sociale (*Es ist eine sozialpsychologische Frage*) de savoir si et comment la 'prétention passive à l'exclusivité' (*Der "passive Anspruch auf Exklusivität"*) – être le 'peuple élu' (*das "ausgewählte Volk" zu sein*) – peut être une stimulation pour réagir de façon raciste à la distinction toujours présente entre

¹⁰⁷ « *Natürlich ist es eine mögliche Frage, ob es einen jüdischen "Rassismus" geben könnte.* »

appartenance et non appartenance. »¹⁰⁸

Il est déjà consternant qu'un homme censé avoir médité la pensée de l'Être pendant trente ans associe un mot aussi profond que *Frage* à une expression aussi métaphysiquement lourdingue que *sozialpsychologische*. Outre la relecture des nombreuses pages consacrées par Heidegger à ce qui est *fragwürdig*, il faut suggérer à Peter Trawny de commencer de lire la Bible. Je vais pour son édification citer la traduction de Luther. Vous excuserez d'avance mon accent pourri en allemand, lequel sera toujours meilleur à mon avis que l'accent de Trawny et Geulen en hébreu :

*Exode 22 : 20 : "Die Fremdlinge sollst du nicht schinden noch unterdrücken; denn ihr seid auch Fremdlinge in Ägyptenland gewesen."*¹⁰⁹ (« Tu ne séviras pas contre l'étranger, tu ne l'opprimeras pas ; oui, étrangers vous l'étiez en terre d'Égypte »).

*Exode 23 : 9 : "Die Fremdlinge sollt ihr nicht unterdrücken; denn ihr wisset um der Fremdlinge Herz, dieweil ihr auch seid Fremdlinge in Ägyptenland gewesen."*¹¹⁰. (« Tu n'opprimeras pas l'étranger. Vous connaissez, vous, l'âme de l'étranger, vous qui avez été étrangers dans le pays d'Égypte ! »)

*Deutéronome 10 : 19 : "Darum sollt ihr auch die Fremdlinge lieben; denn ihr seid auch Fremdlinge gewesen in Ägyptenland."*¹¹¹ (« Aimez l'étranger, oui, vous avez été des étrangers en terre d'Égypte ! »)

Je n'expliquerai pas aujourd'hui les divers sens du mot *bah'ar*¹¹² en hébreu, ni n'interpréterai l'expression *am ségoula*¹¹³, ni n'étudierai l'expression « pas-mon-peuple » au verset 25 du chapitre 2 d'*Osée*... D'abord parce que j'ai traité de tout cela abondamment dans mes écrits et que je n'aime pas me répéter, mais aussi parce que ce serait jeter des perles aux

¹⁰⁸ « Christian Geulen definiert in seiner klugen "Geschichte des Rassismus" Rassismus als eine Tätigkeit, "entweder hergebrachte oder aber neue Grenzen von Zugehörigkeit theoretisch zu begründen und praktisch herzustellen" (Geulen: *Geschichte des Rassismus*. Verlag C. H. Beck: München 2007, 11). In diesem Sinne spricht der Autor davon, dass das Judentum zwar eine "asymmetrische Selbst- und Fremdbildstruktur" kenne, aber dadurch "keineswegs automatisch auf die Eroberung, Kolonisierung oder Unterdrückung fremder Kulturen" (25) auch sei. Der "passive Anspruch auf Exklusivität" habe "das Judentum häufig in Konkurrenz zu den jeweils hegemonialen Kulturen" gebracht. Es ist eine sozialpsychologische Frage, ob und wie der "passive Anspruch auf Exklusivität" — das "ausgewählte Volk" zu sein — ein Reiz sein kann, auf den stets anwesenden Unterschied von Zugehörigkeit und Nichtzugehörigkeit rassistisch zu reagieren. »

¹⁰⁹ « Tu ne contristeras point l'étranger ni ne le molesteras ; car vous-mêmes avez été étrangers en Égypte ».

¹¹⁰ « Tu ne vexeras point l'étranger. Vous connaissez, vous, le cœur de l'étranger, vous qui avez été étrangers dans le pays d'Égypte ! »

¹¹¹ « Vous aimerez l'étranger, vous qui fûtes étrangers dans le pays d'Égypte ! »

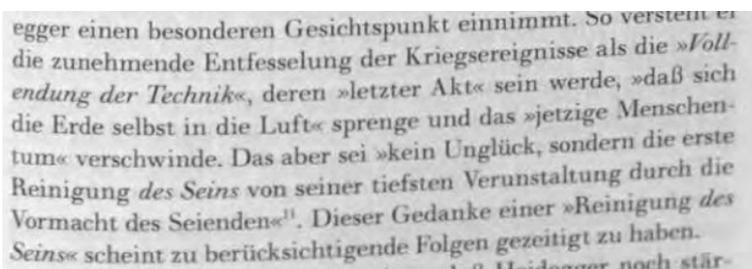
¹¹² *bah'ar* = « prouver », « éprouver », « essayer », « examiner », « approuver », « choisir » *Gesenius*.

¹¹³ « Propriété », « richesse », « trésor ». *Gesenius*

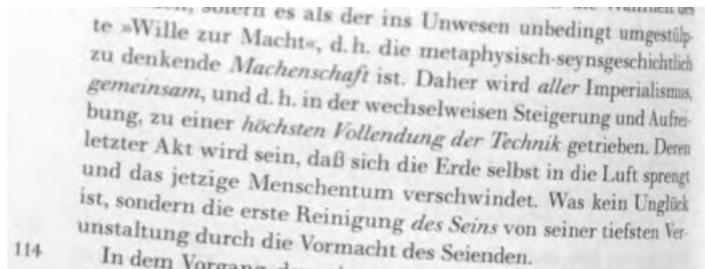
cadavres universitaires allemands. Je me contenterai de citer un récit hassidique de Buber, concernant le disciple du célèbre Voyant de Lublin, Rabbi Yaakov Yitzhak de Pjysha, surnommé par tous les autres Hassidim... « le Juif » : « Le Talmud explique que la cigogne est appelée (en hébreu) *Hassida*, la pieuse ou l'affectueuse, pour la raison qu'elle aime les siens. Alors, donc, pourquoi entre-t-elle dans la catégorie des oiseaux impurs ? – Parce qu'elle ne dispense son amour qu'aux siens, répondit le Rabbi. »

Venons-en au fond :

L'essai de Peter Trawny est une vaste extrapolation fondée sur deux idées concomitantes : le « manichéisme historial » et la « *Kontamination* » de la pensée de l'histoire de l'Être par l'antisémitisme.¹¹⁴ Le « manichéisme historial » reviendrait à tracer une ligne de démarcation hygiénique entre l'Estre (*Seyn*) et l'étant (*Seyendes*)¹¹⁵. Trawny s'appuie sur une phrase de Heidegger des *Cahiers noirs* en 1941, où il est question de purification de l'Être (*Reinigung des Seins*) provoquée par le « dernier acte » d'une auto-annihilation de l'humanité se plastiquant elle-même¹¹⁶.



Heidegger einen besonderen Gesichtspunkt einnimmt. So versteht er die zunehmende Entfesselung der Kriegereignisse als die »Vollendung der Technik«, deren »letzter Akt« sein werde, »daß sich die Erde selbst in die Luft« sprengt und das »jetzige Menschentum« verschwinde. Das aber sei »kein Unglück, sondern die erste Reinigung des Seins von seiner tiefsten Verunstaltung durch die Vormacht des Seienden«¹¹. Dieser Gedanke einer »Reinigung des Seins« scheint zu berücksichtigende Folgen gezeitigt zu haben.



... aber es als der ins Unwesen unbedingt umgestülpte »Wille zur Macht«, d. h. die metaphysisch-seynsgeschichtlich zu denkende *Machenschaft* ist. Daher wird *aller* Imperialismus, *gemeinsam*, und d. h. in der wechselweisen Steigerung und Aufreibung, zu einer *höchsten Vollendung der Technik* getrieben. Deren letzter Akt wird sein, daß sich die Erde selbst in die Luft sprengt und das jetzige Menschentum verschwindet. Was kein Unglück ist, sondern die erste Reinigung des Seins von seiner tiefsten Verunstaltung durch die Vormacht des Seienden.

S'il est indéniable que Heidegger a écrit cette phrase, clairement dictée par la colère envers un monde se ruant à sa perte¹¹⁷, il ne l'a pas *pensée*. Par sa grossièreté de conception, elle est en parfait désaccord avec toute la pensée de l'*Ereignis*. Si l'homme est le berger et le langage la maison de l'Être, un Être « purifié » qui survivrait à la disparition de l'humanité, comme la lumière d'une étoile à son extinction, est une absurdité manifeste¹¹⁸.

¹¹⁴ « Parler d'un antisémitisme intégré à l'histoire de l'être n'implique donc pas que toute la pensée de l'histoire de l'être est antisémite en tant que telle. »

¹¹⁵ « J'utilise le concept de manichéisme en connaissance de cause. Le manichéisme affirme la séparation et le combat entre deux «principes» impersonnels, de ténèbres et de lumière. Heidegger sépare souvent de façon analogue «l'estre» [*Seyn*] de «l'étant» [*Seiendes*] (dans «l'estre» il y a alors «estant» [*Seyendes*]). »

¹¹⁶ « Il prévoit le 'dernier acte' des événements, qui verra 'la terre se plastiquer elle-même et l'humanité actuelle disparaître'. Cela ne serait pourtant 'pas un malheur, mais la première purification de l'Être de sa plus profonde défiguration par la prédominance de l'étant'. »

¹¹⁷ *Überlegungen XIV*, 113, *GW Band 96* p. 238.

¹¹⁸ « La confusion croît jusqu'à l'absurde quand on cherche une solution à cette question <la question directrice> en s'aidant de ce rejeton de l'ontologie fondamentale qu'est la différence 'ontologique'. Cette 'différence' n'est en effet que le point de départ d'un élan

La pensée de la *Seisnverlassenheit*, dans les *Beiträge*, texte contemporain des *Carnets noirs*, révoque l'interprétation saugrenue par Peter Trawny d'un « manichéisme » entre l'Être et l'étant. C'est tout le contraire. L'oubli de l'Être, qui s'origine dans la philosophie de Platon, cet oubli que Heidegger qualifie aussi de « catastrophe de la vérité », conduit dans l'histoire de l'Être à l'abandonnement de l'étant par l'Estre « qui lui appartient et n'appartient qu'à lui »¹¹⁹. Il n'y a pas manichéisme mais entre-appartenance de l'Être et de l'étant, cet étant que l'abandonnement de l'Être (au double sens du génitif) laisse isolé et dès lors disponible pour la saisie et l'arraisonnement, soumis au ravage de la pensée calculante.

Toute la pensée du « dernier dieu » envisage une métamorphose de l'étant et de la relation de l'Être et de l'étant (du *Gegenstand* se tenant en face au *Hereinstand* entrant en présence du dehors), dont « la figure pleinement essentielle » doit être « bâtie à partir de la vérité de l'Être » écrit Heidegger¹²⁰. Cette métamorphose de la relation entre l'Être et l'étant, c'est par la pensée et le questionnement de ceux qui sont à venir, qu'elle aura lieu, pas par je ne sais quelle purification ethnique de l'Être, ce que Heidegger nomme dans les *Beiträge* le « jeu douteux » de qui croit posséder des « repères désormais solides (étant, être) ». « Tout étant n'est en réalité que cela qui entre se tenir dans l'*Ereignis*. »¹²¹

Tout le chapitre 121 des *Beiträge*, intitulé *Das Seyn und das Seiende*, réfute précisément cette conception manichéenne que Trawny hallucine chez Heidegger (ce que Trawny appelle plaisamment son « petit pas »¹²²). Heidegger y évoque une balance sur les deux plateaux de laquelle on poserait d'une part l'Être, de l'autre l'étant. Or Heidegger remet en question cette manière, « manichéenne » en somme, de penser leur rapport :

« Qui donc a passé commande pour cette balance de marché, et qui exige que ce soit sur

non pas en direction de la question directrice, mais pour pouvoir sauter au cœur de la question fondamentale – non pas afin d'être en état, avec des repères désormais solides (étant, être), de jouer un jeu douteux, mais au contraire pour remonter au centre de la question qui s'enquiert de la vérité du déferlement de la pleine essence de l'estre, et ainsi saisir d'une autre manière la relation de estre et étant, d'autant plus que l'étant lui-même aussi en reçoit une interprétation transformée (mise à l'abri de la vérité de l'avenance <*Ereignis*>), et que ne reste plus aucune possibilité pour que se réintroduise inopinément en contrebande « l'étant » à titre d'« objet se trouvant en face dans la représentation » – ou bien comme « là-devant en soi », et autres déterminations de ce genre. » *Beiträge* p. 238-239

¹¹⁹ « *Abandonnement de l'être* Qu'est-ce qui est abandonné, et par quoi ? L'étant, par l'estre – qui lui appartient et n'appartient qu'à lui. L'étant apparaît alors *ainsi*, il s'apparaît à lui-même comme objet subsistant en face et là-devant, comme si l'estre ne déployait pas sa pleine essence. » P.142 de la traduction française.

¹²⁰ *Beiträge*, p.18 de la traduction française.

¹²¹ *Beiträge*, p. 471 de la traduction française.

¹²² « À partir de cette vision des choses, il n'y a qu'un petit pas à faire pour accéder à un mode de pensée qui peut être caractérisé comme un *manichéisme onto-historique*. »

elle uniquement que tout soit posé ?

Qui franchit d'un bond cette pesée, et risque ce qui échappe à toute possibilité de pesage, et *replaces l'étant au sein de l'Estre (stellt das Seiende in das Seyn zurück, je souligne) ?* »¹²³

Wer hat jene Waage des Marktes bestellt und wer fordert,
daß auf ihr allein alles durchgewogen werde?
Wer überspringt dieses Wägen und wagt das Unwägbare
und stellt das Seiende in das Seyn zurück?

La pensée de l'histoire de l'Être n'est pas un corps de doctrines dont on pourrait ôter ou rajouter telle pièce de puzzle, fût-elle, cette pièce, une phrase des *Carnets noirs*, dont Heidegger n'avait pas pour rien exigé la publication qu'en toute fin de ses *Œuvres complètes*, comme la plus probante illustration de cette phrase qui les ouvre : « *Wege, nicht Werke.* »¹²⁴

L'errance de Trawny tient à ce qu'il croit assister à un « récit » (*Narrativ*), et même à une fresque, « un paysage de pensée », là où il s'agit d'un très long et lent cheminement, avec ses détours, ses impasses, ses bourbiers et ses précipices¹²⁵. Un cheminement, écrit Heidegger¹²⁶, à même les « sentiers et passages les plus discrets et les plus abrupts pour sortir et remonter hors d'une banalisation où l'Estre s'est depuis trop longtemps usé ». Les phrases antisémites des *Carnets noirs* sont de tels bourbiers et précipices dans le cheminement de Heidegger, lesquels n'ont en rien contaminé sa pensée pour la simple raison qu'un chemin n'est pas « contaminé » mais *constitué* par ses différentes étapes. Qui chemine non seulement peut mais *doit* s'égarer. « Qui pense grandement, il lui faut errer grandement. »¹²⁷ On pourrait même dire qu'en cantonnant ses phrases antisémites dans ses carnets intimes non destinés à la publication, Heidegger, sciemment ou non, les savait indignes de sa propre pensée.

« Il n'est pas permis à la pensée de la transition », écrit magnifiquement Heidegger dans les *Beiträge*¹²⁸, « de fuir la pauvreté des différenciations et des clarifications préparatoires,

¹²³ *Beiträge*, p. 273-274 de la traduction française.

¹²⁴ « L'Édition intégrale – son intention est de montrer, en ses diverses figures, un cheminement qui est en route au beau milieu du champ où a lieu, sans cesser de se métamorphoser, cette quête qu'est, dans la pluralité de visages qui lui est propre, la question de l'Être. » *Notes préparatoires pour une préface générale à l'Édition intégrale*.

¹²⁵ « Il en va ici < dans *Sein und Zeit* > comme de l'ascension d'une montagne qui n'a encore jamais été gravie. Parce qu'elle est escarpée et en même temps inconnue, il arrive parfois que celui qui s'y aventure se retrouve devant un précipice ; le voyageur s'est brusquement égaré. Parfois aussi il tombe à pic, sans que le lecteur ne le remarque, car après tout la pagination continue ; on peut même ici faire plusieurs chutes successives. » *Schelling, Le traité de 1809 sur l'essence de la liberté humaine*

¹²⁶ *Beiträge*, p. 274.

¹²⁷ *L'Expérience de la pensée*, p. 31.

¹²⁸ P. 489 de la traduction française.

pourvu seulement qu'elles soient sous le souffle d'un vent qui porte une décision prise depuis longtemps. Seule la froideur propre à l'audace de penser (*die Kälte der Kühnheit des Denkens*) et la nuit dans l'errance du questionnement (*die Nacht der Irre des Fragens*) prêtent au feu de l'Estre ardeur et lumière (*leihen dem Feuer des Seyns Glut und Licht*). »

Trawny ne voit pas ce qui saute aux yeux : Heidegger ne se concevait pas comme antisémite. Pour lui, les clichés antisémites n'en étaient pas. Non seulement ce n'étaient pas des clichés, mais ils n'étaient pas « antisémites ».

Il n'y a que la pensée juive qui sache *pourquoi* les idées antisémites sont fausses. Autant que Heidegger, Trawny l'ignore. Du coup il tombe lui aussi dans le précipice, à propos du « peuple élu » ou des Juifs considérés comme un « groupe social » dans leur rapport à l'usure¹²⁹. Toutes les études historiques sur l'interdiction du prêt imposée aux Chrétiens ne changeront rien au fait que les Juifs ne sont pas un « groupe social », et que le judaïsme est la spiritualité par excellence de la gratuité et du don, à la source même de la charité en Occident, auto-proclamée « chrétienne » pour mieux assourdir son origine.

Sitôt qu'il évoque les Juifs Trawny tourne à vide, laissant éclater sa profonde méconnaissance du judaïsme et des coutumes juives traditionnelles dans toute l'Europe de l'Est, où vivaient les plus nombreuses communautés juives au monde avant-guerre. Aussi se laisse-t-il littéralement ensorceler par les imbécillités que des Juifs allemands comme le rabbin Prinz, Hannah Arendt ou Hermann Cohen ont pu sortir. Évoquant *Germanité et Judéité* de Hermann Cohen pour dédouaner Heidegger, Trawny écrit : « De même que les Allemands en général attribuèrent des propriétés aux Juifs, de même les Juifs attribuèrent des propriétés aux Allemands. » Je passe sur l'indigence philosophique d'une telle phrase. Trawny ne comprend pas que Hermann Cohen ne spéculé pas en « juif » mais en philosophe allemand issu de l'université allemande la plus classique.

En yiddish, les Juifs allemands assimilés au mode de vie moderne étaient surnommés, avec humour mais sans agressivité, les *Yeke*, d'après leur « jaquette », le veston occidental qu'ils arboraient, si différent du caftan des Juifs polonais. Mais les Juifs athées, ayant abandonné la

¹²⁹ Trawny : « Depuis le XII^e siècle, l'interdiction de l'usure était en vigueur dans l'Occident chrétien, mais les Juifs en avaient été explicitement exceptés par décret papal. Ainsi étaient-ils le seul groupe social qui pouvait prêter de l'argent. »

foi, les coutumes et le mode de pensée de leurs pères, on les surnommait « *die Deutsche* »... les « Allemands ». Gershom Scholem et Martin Buber sont des *Yeke*, mais Edmund Husserl, ou Hannah Arendt et Hermann Cohen dont Trawny fait comme l'incarnation de la parole juive, sont des « Allemands ».

Autre illustration de la rhétorique de cowboy : « Quand Heidegger a parlé, face à Jaspers, d'une 'association internationale des Juifs', il pouvait le faire en pensant à la Diaspora. La désigner comme 'dangereuse' trahit l'arrière-plan antisémite. »

Nein, Herr Trawny ! La Diaspora n'est en rien une « association internationale de Juifs » ! La Diaspora est la désignation fautive de l'exil des Juifs depuis le lieu géographique de leur source spirituelle. Elle recouvre en grec, donc en cowboy, la manière dont leur spiritualité a surmonté cette dispersion en faisant de ce lieu, purement spirituel depuis la destruction du Second Temple en 70 et jusqu'en 1948, un axe de pensée pour leur conception des rapports entre Dieu et les hommes. Au sens propre la « Diaspora », pour les Juifs, ça ne s'applique qu'aux « Goyim », c'est-à-dire aux « nations » dispersées après la destruction de la tour de Babel, et comme on sait cette dispersion est fondatrice de l'humanité. Eux, les enfants d'Israël ne sont pas dispersés, puisque leur seule « terre », c'est leur Texte qu'ils emportent partout avec eux. Ils sont exilés, comme leur Dieu l'est de Lui-même en sa *Chekhinah*, sa présence mobile, aimante et souffrante, auprès de son peuple persécuté. Les Juifs assimilés, dont Trawny cite les délires comme s'ils étaient paroles d'évangile parce que paroles de Juifs, n'ont plus rien qui les rattache à cette source spirituelle, et par conséquent n'ont plus rien de commun entre eux. Rien de plus éloigné d'un capitaine Dreyfus qu'une Hannah Arendt, hormis peut-être ce que l'antisémitisme leur suscite, à savoir la haine de soi.

Trawny voit juste (une fois n'est pas coutume) quand il remarque que « Heidegger n'envisage presque jamais qu'être 'juif' désigne d'abord appartenir à une religion. Ceci est vrai non seulement pour les *Cahiers noirs*, mais pour l'œuvre dans son ensemble. » Le problème, c'est que le reproche vaut aussi bien pour Trawny lui-même. Son analyse du prophétisme juif, non content de reprendre le cliché chrétien antijudaïque des prophètes juifs persécutés par d'autres Juifs, montre son ignorance crasse en ce domaine. Le prophète biblique n'est pas davantage un devin qu'un journaliste, il n'annonce pas davantage l'avenir qu'il ne « parle, de manière critique, du présent ».

Comme l'application forcée que Trawny fait du « Récit » (*Narrativ*) au « Chemin de pensée » ne coïncide pas, il est lui-même pris d'un *perpetuum mobile* d'autant plus comique que Trawny reproche à Heidegger d'être coincé dans un kierkegaardien « ou bien... ou bien... »¹³⁰. Aussi oscille-t-il en permanence entre le procès et l'acquittement, commençant par réclamer sa propre réfutation¹³¹, puis démontrant à chaque ligne de son essai qu'il ne sait, au fond, quoi en penser, multipliant dès lors les « on peut se demander », « est-il possible », « certes... mais... », « je suis d'avis que », recourant à chaque fois à des hypothèses brinqueballantes, psychologiques ou académiques : « Il semble que », « Il n'est pas invraisemblable que », « Il se peut que »...

Trawny finit par dédouaner Heidegger en traçant un cordon sanitaire dans l'historiographie de ses textes, pour délimiter le dérailage antisémite et manichéen. « Heidegger s'est libéré du récit qui fut au commencement de sa radicalisation de la différence entre 'Estre' et 'étant'; certes, il l'a fait lentement, douloureusement, mais en dernière instance il l'a fait avec vigueur. Les trente dernières années de sa vie, sa pensée a atteint une mesure qui lui manquait dans le temps de la démesure qu'ont été les années 1933 à 1947. »

Peter Trawny me fait penser à un apprenti-chimiste qui connaîtrait parfaitement son tableau périodique des éléments (les textes heideggériens), mais qui ne parviendrait jamais à dépasser le plombage de la métaphysique pour faire jaillir l'or de la pensée. Il évoque significativement à diverses reprises la « philosophie de Heidegger », expression que Heidegger lui-même rejetait, ayant assez montré, particulièrement dans *La fin de la philosophie et la tâche de la pensée*, que la « philosophie », gangrenée par sa provenance métaphysique et entravée par sa destination technique, a touché à sa fin et qu'elle n'a pas encore, par conséquent, commencé de penser.¹³²

« *Wir müssen uns aus der 'Philosophie' herausphilosophieren* », écrit Heidegger dans les *Carnets noirs*¹³³. Trawny n'en est hélas pas là, qui multiplie les formulations d'universitaire cadavérique (il parle des différentes « versions » de la pensée heideggérienne de la Technique¹³⁴),

¹³⁰ « Je tiens l'antisémitisme inscrit dans l'histoire de l'Être pour la conséquence du manichéisme ontologique qui s'est pleinement déclaré à la fin des années 1930 et qui a poussé la pensée de Heidegger vers un 'ou bien... ou bien', n'épargnant pas les Juifs et leur destin. »

¹³¹ « Il est possible que les discussions à venir réfutent ou corrigent mes interprétations. Je serais le premier à m'en réjouir. »

¹³² « La fin de la philosophie se dessine comme le triomphe de l'équipement d'un monde en tant que soumis aux commandes d'une science technicisée et de l'ordre social qui répond à ce monde. Fin de la philosophie signifie : début de la civilisation mondiale en tant qu'elle prend base dans la pensée de l'Occident européen. »

¹³³ *Überlegungen* II, n°51.

¹³⁴ « Dans une autre version, plus tardive, de la pensée heideggérienne de la Technique... »

c'est-à-dire d'un savant en sciences-humaines *gestellisé* jusqu'à la trogne : « Le débat académique et philologique (*sic*) sur Heidegger des prochaines années devra s'affronter à cet état de fait philologiquement établi. Il n'est nul besoin d'être prophète pour prédire une crise institutionnelle de la réception de sa pensée (*sic sic*). La question de savoir si les passages antisémites des *Cahiers noirs* nous incitent nécessairement à faire nos adieux à la philosophie de Heidegger (*sic sic sic* : *c'est à toute l'histoire de la philosophie qu'il faut faire ses adieux*) n'est pas absurde. Celui qui veut faire de la philosophie avec Heidegger (*sic sic sic sic*) ne peut pas fermer les yeux devant les implications antisémites de certaines de ces pensées. »

Niemand begreift dieses, weil alle nur historisch »meinen« Versuch zu erklären trachten und sich auf Vergangenes berufen, das sie zu begreifen meinen, weil es scheinbar schon hinter ihnen liegt. On dirait qu'il parle pour Trawny, lorsque Heidegger évoque, dans les *Beiträge*, l'incompréhension de sa pensée : « Personne ne comprend ce que 'je' *pense* ici : à partir de la vérité de l'Être... /.../ Personne ne comprend cela, parce que tous se contentent de vouloir expliquer de manière historicisante 'ma' tentative, et se réfèrent au passé, qu'ils croient comprendre parce qu'il leur semble se trouver derrière eux . »¹³⁵

Cette dernière phrase est essentielle.

Ce que les entravés de la Parole ne comprennent pas, ce à quoi, du coup, ils s'asservissent de toutes leurs forces, c'est que *l'hitlérisme n'est pas derrière eux*. Il règne sur la planète comme dans leurs propres cervelles inquestionnantes.

Trawny n'a pas tort, formellement, lorsqu'il écrit que dans les *Carnets noirs* « Heidegger inscrit la 'pensée de la race' des Juifs et des nationaux-socialistes dans l'histoire de l'Être, dans l'histoire de la 'machination' ». Et comment et pourquoi en serait-il autrement ? Heidegger inscrit toute histoire, toute pensée, toute idéologie, tout art, toute poésie et tout ravage militaire, industriel ou économique dans l'histoire de l'Être ! Il n'a pas de raison de ne pas y « inscrire » en plein nazisme ce qu'il ignore être de purs préjugés ensorcelés. Même le football s'inscrit dans l'histoire de l'Être – y compris le « génie » d'un Beckenbauer (le mot est de Heidegger) ! Daesh, Boko Haram, les crimes des frères Kouachi et de Coulibaly s'inscrivent dans l'histoire de l'Être. Facebook et Twitter s'inscrivent dans l'histoire de l'Être. Même l'existence d'une chose aussi

¹³⁵ *Ibid.*, p. 22-23.

cadavérique qu'un *Martin-Heidegger-Institut* à Wuppertal s'inscrit dans l'histoire de l'Être. Même ce ridicule colloque *Heidegger et « les juifs »* – auquel vous vous êtes rués au lieu de demeurer chez vous à lire et méditer Heidegger et la Torah – s'inscrit dans l'histoire de l'Être.

« En un temps » écrit Heidegger dans *Introduction à la Métaphysique*¹³⁶, « où le dernier petit coin du globe terrestre a été soumis à la domination de la Technique, et est devenu exploitable économiquement, où toute occurrence qu'on voudra, en tout lieu qu'on voudra, à tout moment qu'on voudra, est devenu accessible aussi vite qu'on voudra, et où l'on peut vivre simultanément un attentat contre un roi en France et un concert symphonique à Tokyo, lorsque le temps n'est plus que vitesse, instantanéité et simultanéeité, et que le Temps comme provenance a disparu de l'être-là de tous les peuples, lorsque le boxeur est considéré comme le grand homme d'un peuple, et que le rassemblement en masses de millions d'hommes constitue un triomphe ; alors vraiment, à une telle époque, la question : 'Pour quel but? – où allons-nous? – et quoi ensuite ?' est toujours présente et, à la façon d'un spectre, traverse toute cette sorcellerie. »

Ce qui nous ramène à l'Ensorcellement.

Je laisse de côté les chapitres consternants de l'essai de Trawny consacrés aux relations entre Husserl et Heidegger¹³⁷ comme entre Heidegger et Arendt, ou la niaiserie psychologique digne d'un magazine féminin le dispute au rapport de ragots invérifiables, dont la pensée n'a que faire.

On pourra multiplier jusqu'à demain les phrases antisémites ou ambivalentes de Heidegger, telle la formule sur les « criminels planétaires », et il n'est pas impossible qu'on en découvre encore de nouvelles. Cela ne change rien à la cause de la pensée. Et Trawny le sait bien : « Il y a un antisémitisme dans la pensée de Heidegger qui, comme on peut s'y attendre de la part d'un penseur, reçoit une justification philosophique (impossible), mais qui, malgré cela, ne va pas plus loin que deux ou trois lieux communs stéréotypés. »

L'erreur grossière de Peter Trawny consiste à assimiler la pensée à la biologie, s'imaginant qu'elle puisse être « contaminée » par quelque idéologie que ce soit. Cette idée de la

¹³⁶ *Introduction à la Métaphysique*, p. 49.

¹³⁷ « D'un point de vue psychologique, on peut supposer que Heidegger a été déçu, bien qu'il ne l'ait évidemment jamais avoué. »

Kontamination de l'histoire de l'Être est une interprétation délirante, pour des raisons qui tiennent à la fois à la nature de la Pensée et à celle de l'Antisémitisme.

Pour autant, il n'est pas faux qu'il y a dans cette haine qui accable les Juifs depuis si longtemps, et qui a mené au XX^{ème} siècle à la tentative de leur extermination par le truchement de la Technique, une énigme qu'on ne résoudra pas en se contentant de s'indigner de la malignité de l'antisémitisme. Il faut au contraire méditer et comprendre pourquoi, au moment du déchaînement le plus manifestement sauvage du nihilisme planétaire, ce sont les Juifs qui se sont trouvés être la cible privilégiée de cette rage techniquement organisée pour souiller et détruire tout ce qui est Parole et vit de la Parole. Pourquoi les Alliés, qui étaient au courant, ne sont pas intervenus plus tôt et n'ont pas interrompu le génocide en cours, alors qu'ils en avaient largement les moyens. Pourquoi en un mot l'Occident a laissé périr *ses* Juifs sans véritablement s'en soucier. Ensorcelé jusqu'à la glotte, Peter Trawny ne se pose jamais la question.

Obnubilé par sa théorie de la *Kontamination*, et ne songeant pas à celle, heideggérienne, de la *Verzauberung*, l'apparition abrupte du « thème antisémite » dans les textes de Heidegger laisse Peter Trawny éberlué, comme seul un Allemand post-hitlérien peut l'être. Trawny se révèle aussi un béjaune nourri à la moraline lorsqu'il assène des vérités bien-pensantes d'humaniste contemporain, comme si elles allaient de soi, comme si la modernité avait dépassé le racisme et l'antisémitisme hitlériens. Tout est ravalé par Trawny au niveau d'opinions qui changeraient et se modifieraient, à celui d'une prise de conscience progressive, avec des formules consternantes de naïveté, voire de niaiserie et de grossièreté pour un habitué de la pensée heideggérienne (« tour de passe-passe rhétorique » ; « La '*Weltjudentum*' doit lui être apparue... » ; « Je suis d'avis que le philosophe doit être disculpé de l'accusation d'être raciste. », « Il est superflu d'ajouter qu'aux yeux de Heidegger ce qui vaut pour Hölderlin vaut pour les Allemands. », etc.)

C'est parce que Trawny ne comprend rien à l'essence de l'antisémitisme, c'est-à-dire à son type singulier de *Verzauberung*, qu'il ne parvient pas (il l'avoue) à envisager la raison d'être des phrases antisémites de Heidegger. De sorte qu'il se laisse lui-même ensorceler par les notions, qu'on ne trouve nulle part chez Heidegger mais qui, en revanche, sonnent nettement nazies, de « *Kontamination* » et de « *Manicheism* ».

Or, ce qui est comique, c'est comme, dans sa phobie de la contamination antisémite,

Trawny adopte non seulement un langage d'hygiéniste, usant de douteuses métaphores médicales (« les cicatrices purulentes de la pensée »¹³⁸) mais il multiplie les réflexes politiquement corrects ridicules, empressé de se justifier de l'accusation d'être lui-même raciste, chauvin, etc. Il en vient ainsi à s'excuser de penser que la traduction est une déperdition (ce que manifeste pourtant la version française délabrée de son essai ensorcelé, que je lui souhaite mieux écrit en allemand), et il en profite pour sortir des énormités sur l'Être qui, d'après une formule de Heidegger, peut être dit en toute langues : « La pensée de l'Être n'est pas reliée à une langue déterminée. Ce que la phrase 'Ceci est une table' peut vouloir dire en rapport à l'Être peut être dit dans toutes les langues (être comme existence, comme essence, comme vérité, etc.), quand bien même toutes les langues ne disposeraient pas du verbe substantivé 'être'. »

Nein ! Herr Trawny. Être comme existence, essence, vérité, etc., ne saurait être « dit » que dans les langues irradiées par la Métaphysique occidentale. Mais ni en chinois, ni en pygmée Baka, ni en hébreu biblique. Lorsque Heidegger écrit, dans *La Parole d'Anaximandre*¹³⁹, que « l'être parle partout et toujours au travers de toute langue », il ne veut pas dire pour autant que l'Être parle en toutes langues *la langue de l'Être*. C'est la raison pour laquelle Heidegger précise « dans notre langue », lorsqu'il explique, dans « La constitution onto-théo-logique de la métaphysique », que « le petit mot 'est', qui parle partout dans notre langue et qui nous parle de l'Être, là même où ce dernier n'est pas expressément en cause, ce petit mot renferme toute la dispensation de l'être ». ¹⁴⁰

Toujours littéralement contaminé par sa propre idée de la *Kontamination*, Trawny reste imperméable à la pensée du *Kampf* chez Heidegger, qui induit la dignité de l'adversaire (*Gegner*) et la bassesse de la haine, et qui explique son aversion consciente et revendiquée pour l'antisémitisme. Le *Kampf* selon Heidegger n'a rien à voir avec celui de l'hitlérisme, auquel il refuse précisément pour cette raison de se confronter, ainsi que cela transparaît dans une note des *Carnets noirs* consacrée à son pire calomniateur, le philosophe nazi et antisémite Krieck : « On me demande toujours de nouveau pourquoi je ne réponds pas aux provocations (*Anwürfe*, « coups de sonde ») de Monsieur Krieck »... Réponse : « Je ne m'engage dans un combat qu'avec un

¹³⁸ « Quand bien même la pensée de Heidegger survivrait à cette révision, elle restera défigurée par les phrases dont nous parlions tout au long de ce texte, comme par autant de cicatrices purulentes. »

¹³⁹ *Chemins qui ne mènent nulle part*, p. 442 de la traduction française.

¹⁴⁰ *Questions I et II*

Man fragt mich immer wieder, warum ich auf die Anwürfe des Herrn Kriek nicht antworte!

Antwort: solche, die ob ihrer Seichtigkeit und Eitelkeit, womit sie in allem herumwühlen, was je gestaltet und gedacht wurde – solche, die nur Verachtung verdienen, können nie *Gegner* sein. In einen Kampf gehe ich nur mit einem Gegner, nicht mit Maulhelden der Mittelmäßigkeit.

adversaire, pas avec les rodomontades (*Maulhelden*¹⁴¹) de la Médiocrité (*Mittelmäßigkeit*). »

« Tout ce qui est ‘anti’ pense dans le sens de ce à l’égard de quoi il est ‘anti’ », exprime Heidegger dans son

génial *Parménide*. L’antisémite, par exemple, contrairement à ses rodomontades paranoïaques, ne sait rien du Juif – il ne sait pas ce qu’il hait –, mais il ne sait « penser » qu’eu égard à la passion haineuse qu’il voue au Juif, cet amour empoisonné dont il est envahi et suffoque. C’est le contraire de la joie des poissons qui définit la bienheureuse solitude des Juifs dans le midrach cité plus haut.

Dans une note en fin de son ouvrage (il était temps), Trawny aborde la question d’une « curieuse affinité »¹⁴² entre la pensée de Heidegger et le judaïsme, laquelle a été indiquée et remarquée depuis longtemps déjà, en premier lieu par Marlène Zarader, puis méditée par moi-même et quelques autres. Mais comme Trawny ne dispose que de sa rhétorique de cowboy pour traiter cette énigmatique connivence, il le fait sur le vain mode de l’analogie approximative et de la comparaison superficielle : « messianisme » et « dernier dieu », « peuple éternel » pour les Juifs, « peuple élu » pour les Allemands¹⁴³. Ce faisant, toujours obnubilé par la *Kontamination*, il en vient à se poser la question de l’antisémitisme niché dans cette proximité même de la pensée de Heidegger avec le judaïsme – dont j’ai assez montré à quel point il en est ignorant.

Je ne connais pas la biographie de Peter Trawny, l’histoire de sa famille pendant le nazisme, ni comment cela a pu le former ou le déformer. Cela ne me regarde pas et m’intéresse

¹⁴¹ « *Ein Maulheld sein* » : « être brave jusqu’au dégainer, n’avoir que de la gueule » *Sachs Villate*.

¹⁴² « Y a-t-il chez Heidegger une proximité inavouée avec le judaïsme ? Et s’il y avait cette proximité, que cela signifierait-il pour l’antisémitisme fondé dans l’histoire de l’être ? »

¹⁴³ « Un autre chemin pour s’approcher de l’antisémitisme fondé dans l’histoire de l’Être de Heidegger est celui sur lequel on rencontre une curieuse affinité. Ainsi il dit à un endroit : « Aucune recherche concernant le peuple ne peut jamais trouver le “peuple éternel”, si ce dernier n’a pas reçu auparavant sous forme d’êtres singuliers lui appartenant, posant les questions essentielles et disant l’essentiel, ceux qui cherchent le Dieu du peuple et précipitent dans le cœur de l’essence du peuple la décision d’être avec ou contre lui. » (Martin Heidegger, *Überlegungen*, XI, in id., *Überlegungen*, VII-XI, GA 95, op. cit., p. 83). Gardons un instant la possibilité ouverte que ce « Dieu » « précipité dans le cœur de l’essence d’un peuple » ait quoi que ce soit à voir avec le « dernier Dieu » ; alors on aurait l’occasion de jeter, à partir de cette idée, un regard sur le judaïsme. Dans la pensée tout à fait messianique du « dernier Dieu » comme le Dieu d’un peuple, qui n’est pas universel, on trouve des résonances avec la conception de Dieu du judaïsme. Est-ce que Heidegger voyait dans les Allemands le « peuple élu » ? Comment le « dernier Dieu » se rapporte-t-il à cette élection ? Y a-t-il chez Heidegger une proximité inavouée avec le judaïsme ? Et s’il y avait cette proximité, que cela signifierait-il pour l’antisémitisme fondé dans l’histoire de l’être ? »

encore moins. Mais il est patent que les phrases antisémites de Heidegger dans les *Carnets noirs*, qui ne sont pourtant pas les premières qu'on lui connaisse, ont tétanisé Trawny au point de lui faire abandonner sa finesse de compréhension habituelle – telle en tout cas qu'elle se manifeste dans les articles du *Dictionnaire Heidegger* qu'il a signés – afin de nouer son cordon sanitaire autour de ces quelques formules. Comme si lui, Trawny, craignait plus que tout leur contagion... Il fait à son insu un aveu, à la fin de son essai, qui permet de comprendre pourquoi ce livre croule sous les questions idiotes sans jamais questionner vraiment – ce que j'appelle son *perpetuum mobile* : « Est-ce que la radicalité caractéristique de cette pensée, qui souvent fascine ne va pas au-delà du but de la philosophie, lorsqu'elle désire 'la purification de l'être' ? Cette radicalité est-elle l'origine de l'antisémitisme inscrit dans l'histoire de l'Être ? »

Il est probable que Trawny a été lui-même « fasciné », autant dire ensorcelé (*Bezauberung/fascinatio*) par l'antisémitisme de Heidegger, au point de ne plus comprendre le b.a.-ba de la leçon de Heidegger, à savoir que le « but de la philosophie » ce n'est pas la pensée, c'est le *Gestell* ! C'est-à-dire en l'occurrence quelque chose d'aussi foncièrement peu heideggerien qu'un *Martin-Heidegger-Institut*.

La philosophie ne pense pas davantage que la science et le journalisme. Heidegger a définitivement révoqué la philosophie occidentale pour ce qui est de la pensée, montrant qu'elle est intimement responsable du ravage de la Technique¹⁴⁴ ! Et c'est cela, et nullement son antisémitisme, que ne lui pardonnent ni les philosophes ni les journalistes (les mêmes quant à l'essence).

Quoi qu'on en dise, la Parole parle et n'en pense pas moins. Fuyez son écoute et la déflagration de l'inquestionné pourrait bien vous revenir en pleine face. Ainsi de la rhétorique de cowboy de Peter Trawny, qui ne s'entend littéralement pas écrire, de sorte que, par un effet boomerang qu'on pourrait surnommer, un peu comme dans le cas Lyotard, le contamineur contaminé, sa propre notion inquestionnée vient révéler ce qui, à son insu, a déclenché sa soudaine révolte à l'égard d'une pensée qu'il était supposé aimer. Je terminerai sur ce pensum

¹⁴⁴ « La bombe atomique a explosé depuis beau temps ; exactement au moment – un éclair – où l'être humain est entré en insurrection par rapport à l'Être, et de lui-même a posé l'Être, le transformant en objet de sa représentation. Depuis Descartes. Représenter l'étant comme objet, par un sujet, voilà qui est accompli en connaissance de cause depuis Descartes. Cette provocation de la nature à n'être qu'objet caractérise le comportement fondamental de la Technique, et en lui repose toute science moderne. » *Séminaire de Zurich*, 6 novembre 1951

qui fait office de symptôme de la différence entre connaître et penser, répondre et questionner, par la remarque suivante : Peter Trawny utilise le terme d'origine française *Kontamination*, de préférence au germanique *Ansteckung*, par exemple. Si l'on questionne le mot « contamination », ce que Trawny ne fait jamais, on s'aperçoit qu'avant de renvoyer au latin chrétien *contaminatio*, « contact impur, souillure », il signifie, nous apprend le *Trésor de la Langue Française* : « réputé vieux et hors d'usage » et s'applique au moins depuis 1492 à la « religion mosaïque », autrement dit... au judaïsme¹⁴⁵ !

Je laisse les freudiens et les lacaniens parmi vous en tirer les conclusions qu'ils voudront.

Dans le chapitre de son essai consacré à l'amour de Heidegger pour Hannah Arendt, Trawny avoue son incompréhension pour l'incompréhension de Heidegger concernant « la douleur provoquée par la Shoah »¹⁴⁶, persuadé que par une sorte de *Kontamination* amoureuse, Heidegger devait être accessible à cette douleur. « Nous sommes assurément voués aux suppositions », conclue Trawny dans l'impasse.

C'est que pas davantage que la pensée juive, le tramway nommé Trawny qui écrit et parle sans danger de ces choses si graves, ne saurait penser la tentative d'extermination des Juifs d'Europe, et l'incommunicabilité de cette « douleur », comme de toute douleur humaine.

Lorsque des milliers de personnes de par le monde s'imaginent faire un acte de sympathie (au sens propre de « souffrir avec »), de bravoure et d'héroïsme en collant une photo consituée de trois mots qui ne veulent rien dire¹⁴⁷ sur leur page Facebook, nous sommes intégralement dans la *Verzauberung*.

Le seul membre de ma famille revenu vivant d'Auschwitz est mon oncle, le mari de la sœur cadette de mon père. Il ma confié récemment cette anecdote : De retour de déportation, à tous ceux qui lui demandaient de raconter son expérience, il rétorquait invariablement : « Arrête de manger et de boire pendant une semaine, et reviens me voir. Là je te raconterai. » Mon oncle

¹⁴⁵ **Prononc. et Orth.** : [kõtaminasjõ]. Ds *Ac.* 1694-1932. **Étymol. et Hist.** 1. 2^e tiers xiv^e s. (*Bib. hist.*, Maz. 312, f°167^d ds *Gdf. Compl.*); 1492 religion mosaïque ([Cl. de Seyssel], *Bat. Judaïque*, IV, 17 ds *Gdf. Compl.*), réputé „vieux et hors d'usage`` dep. *Fur.* 1690; 2. 1866 méd. « contagion » (*Lar.* 19^e); 1890-1906 ling. (Meyer-Lübke, *Gramm. des lang. rom.*, trad. A. et G. Doutrepoint, t. 2, § 177). Empr. du lat. chrét. *contaminatio* « contact impur, souillure ». **Fréq. abs. littér.** : 62. **Bbg.** Gohin 1903, p. 312.

¹⁴⁶ « Mais supposons que le philosophe aurait vraiment été entièrement inaccessible à la douleur provoquée par la Shoah. En ce cas, les retrouvailles avec Hannah Arendt seraient parfaitement incompréhensibles, voire incroyables. Est-ce que Arendt n'a pas dû être certaine que cet homme, l'homme aimé, avait fait l'expérience de la douleur ? Elle ne l'a certainement pas expressément chargé de la « bûche », mais il est impensable qu'Arendt ait pensé que l'homme aimé serait resté de glace face au crime des Allemands. »

¹⁴⁷ On aura reconnu l'imbécile slogan publicitaire suinté par la moraline « Je suis Charlie »...

n'a pas eu besoin de lire les Œuvres complètes de Martin Heidegger pour savoir que certaines paroles ne sauraient être partagées avec qui monte et descend dans le tramway du langage sans jamais se mettre en danger. Mon oncle a 87 ans aujourd'hui, il se nomme Charles Diamant, et depuis ma naissance je le connais sous l'appellation de « Charlie ».

Croyez que ce n'est pas à lui qu'on la ferait en perroquetant : « Je suis Charlie. »

Puisque le Centre Culturel Irlandais a eu l'amabilité de nous accueillir ce soir, je voudrais conclure, en hommage à « l'île des saints et des sages », par une citation du plus grand de ses écrivains : "A man of *genius* makes no mistakes. His *errors* are volitional and are the portals of discovery."

Vous aurez reconnu *Ulysses* de James Joyce.

Je voudrai enfin terminer en rendant hommage à un contemporain de Heidegger, immense poète, immense penseur, chez qui l'ensorcellement fut un thème majeur. Comme Heidegger, à la même époque, il succomba à l'ensorcellement antisémite et sut s'en extirper par la seule force de son génie. Vous aurez reconnu Antonin Artaud, qui affirmait dans sa *Conférence du Vieux-Colombier*, en janvier 1947 :

« Que l'existence de ce qu'on appelle les envoûtements ait été ou non scientifiquement démontrée, c'est le cadet de mes soucis. Les envoûtements existent parce que je l'ai vu et à mes yeux cela suffit comme preuve scientifique. D'ailleurs c'est une affaire où la science n'a rien à voir, et ce, pour 2 raisons: 1° la première, qu'elle est incapable, 2° la deuxième, qu'elle est incompétente, la 3me, parce que ce qu'on appelle la preuve scientifique d'une chose n'existe pas, étant donné qu'on appelle scientifique ce qui a été vu et peut être expérimentalement recommencé, ce qui est idiot. Et allez faire la preuve scientifique du génie de Gérard de Nerval ou de Baudelaire en leur demandant d'écrire un poème dans la caméra ou le micro. »

Je vous remercie.

Stéphane Zagdanski